

Violence pulsion vitale Comment faire échec à la loi du plus fort

Marielle Neuville

Robert Michit

Conseil plénier de l'Orsac

10 Décembre 2009

Hanko Éditions

Couverture : Hugo Galatioto - Hanko Editions – www.hanko-editions.com

Crédits photos : Hugo Galatioto - Hanko Editions – www.hanko-editions.com

Responsable des éditions : Hugo Galatioto – contact@hanko-editions.com

Imprimeur : Imprimé en France par Imprim38 – 38140 Rives – www.imprim38.com

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit, ou ayants cause, est illicite (loi du 11 mars 1957) cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal. La loi du 11 mars 1957 n'autorise aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective d'une part, et d'autre part, que les analyses, les courbes, citations, dans un but d'exemple et d'illustration

Hanko Editions, 170 rue de la république – 38140 Rives
www.hanko-editions.com / contact@hanko-editions.com
04.76.23.01.15 / 06.03.71.45.34

Dépôt légal : 4ème trimestre 2010

Sommaire

Préface.....	6
--------------	---

La violence une énergie vitale à humaniser

Apostille.....	8
Préambule	10
Introduction : La violence, un mot	11
I. Les métamorphoses de la violence,	13
II. La thèse de Calliclès.....	17
III. Conclusion "Provisoire" !	22
Bibliographie non exhaustive	27

Incivilité, hostilité, agressivité, comment enrayer les réponses selon la logique du plus fort

I.L'incivilité au quotidien	29
<i>a. L'agressivité comme réaction à un obstacle qui résiste et empêche l'atteinte d'un objectif</i>	<i>30</i>
<i>b. La violence comme mécanisme de défense face à une agression perçue ou une agression réelle</i>	<i>32</i>
<i>c.L'agressivité et la compétence de vie.....</i>	<i>36</i>
<i>Une énergie psychique minimale.....</i>	<i>36</i>
<i>Une force psychique qui s'acquiert.....</i>	<i>37</i>
<i>La perte momentanée de la fonction de la parole.....</i>	<i>41</i>
<i>Une carence de compétence</i>	<i>43</i>

II. Le mode de vie dans l'agressivité et l'hostilité en acte.....	46
<i>a. La contrainte vécue comme anormale.....</i>	46
<i>b. la réactivité défensive comme mode de relation spontanée ..</i>	47
<i>c. La violence gratuite.....</i>	49
III. La fonction de la parole non intégrée : une histoire sans parole	54
<i>a. Le statut de la parole chez les jeunes et les adultes.....</i>	54
<i>b. Les formes de communications chez les personnes qui ont perdu ou n'ont pas intégré la fonction de la parole.....</i>	55
<i>c. Fondements des symptômes d'agressivités</i>	56
IV. La rééducation ou la réintégration de la fonction de la loi	60
<i>a. Changer les représentations des causes de la violence structurelle.....</i>	61
<i>b. La contrainte de la loi vécue toujours comme anormale</i>	62
<i>c. Le rôle des adultes.....</i>	64
<i>d. Sortir de la relation de la loi du plus fort.....</i>	65
V. Avant et après la crise préparer une sortie de la loi du plus fort.....	69
<i>a. Première étape : la découverte de la fonction de leur loi : elle sert l'existence quotidienne</i>	69
<i>b. Deuxième étape : la découverte de la décision de vie.....</i>	70
<i>c. Troisième étape : Construire l'intégration de la fonction de toute loi.....</i>	72
Conclusion	78

Préface

C'est à l'occasion du Conseil plénier annuel de l'ORSAC (Organisation pour la Santé et l'Accueil) que la philosophe Marielle NEUVILLE et le sociologue Robert MICHIT ont joint leurs talents pour donner les conférences contenues dans ce fascicule.

L'ORSAC est une association de la Loi 1901 qui gère une quarantaine d'établissements agissant dans les domaines sociaux, médico-sociaux et sanitaires. Nous y accueillons, pour une mission de service public, une large population depuis des enfants de 3 ans jusqu'à des centenaires.

Plus de 2300 salariés s'emploient à leur service. C'est dire si la violence sous bien des formes – morale, psychique, psychologique, physique..... - fait partie de leur quotidien.

Le Conseil plénier de décembre 2009 a rassemblé environ 120 personnes : adhérents, administrateurs actifs et salariés d'encadrement autour de ce sujet inépuisable de la violence des hommes. Les avis et commentaires recueillis après cette journée de réflexions et d'échanges en particulier auprès des professionnels nous ont incités à la publication des conférences du matin afin de prolonger des moments forts que l'on aimerait ne pas oublier. Je remercie les deux intervenants de nous avoir marqué leur accord bien volontiers.

L'exercice est risqué. Il s'agit du passage de l'oral, du verbe, de la vitalité de la parole qui dans l'instant nous élève, à la proposition écrite qui conduit à l'approfondissement.

Comment transmettre la vitalité érudite, brillante et débordante de Marielle Neuville qui, par des chemins de traverses où l'on croit s'égarer, nous a conduits sur les voies de la connaissance ?

Comment dire la vigueur des paroles de Robert Michit, sa chaude humanité et la vérité concrète de ses nombreuses expériences qui nous ont ramenés à la dure réalité mais aussi à l'espérance possible de relations humaines apaisées ?

J'ai eu l'honneur et le bonheur d'assister à leur première rencontre préparatoire en vue de la journée du Conseil plénier. Quel moment magique ! Quelle qualité d'écoute respectueuse de la parole de l'autre, quel plaisir de la découverte de la pensée commune, quelle complicité si rapidement atteinte ! Quelles fulgurances de joie lorsqu'ils se rejoignaient avec force sur tel ou tel point du sujet abordé !

Puisse cette publication vous permettre de partager ce que nous avons vécu en décembre dernier. Que cette lecture nous fasse progresser encore dans la construction obstinée et patiente à la fois de la paix entre les hommes.

Robert Doldorian – Président de l'ORSAC

LA VIOLENCE une énergie vitale à humaniser

Marielle Neuville¹

Apostille

«Je ne sais par quel mécanisme, on peut transformer un être humain en bête, un fonctionnaire en assassin ? Mais pourquoi ? C'est cela l'inexplicable : Auschwitz n'aurait pas dû se produire.

Hannah Arendt

Vous êtes fait de meurtre quotidien, vous êtes comme des roches aux angles en épines ; vous avez déchiré la peau des bêtes, abattu les arbres, écrasé les herbes, mais tout ça est dans vous et vous ne pouvez plus vous reposer de votre inquiétude parce que vous n'avez jamais donné d'amour. Respirez le votre or ; a-t-il le parfum du thym matinal ? Entassez-le votre or, vous êtes comme des enfants qui comptent des rondelles de soleil dans l'ombre des platanes et

¹ Marielle Neuville professeur de philosophie.

puis, un coup de vent efface leur richesse ; entassez-le, soudain, vous laisserez tomber vos bras fatigués et vous rêverez à ces grands plateaux couleur de violettes où l'autre Manosque est bâti et où vous n'irez jamais.

Manosque des plateaux - Giono²

Auschwitz s'est produit. Les digues morales et politiques encore une fois ont cédées. La soif du pouvoir l'emporte donc toujours ? La violence fait toujours retour.

Peut-on rêver d'un monde où :

« Un jour pourtant, un jour viendra couleur d'orange

Un jour de palme, un jour de feuillage au front

Un jour d'épaule nue où les gens s'aimeront

Un jour comme un oiseau sur la plus haut branche »

Louis Aragon

(Un jour, un jour

refrain du poème cité)

² On peut lire avec profit deux romans, presque des essais, dans lesquels est mis en scène le déferlement de la violence au pur rapport de force – rapport le plus primaire qui soit : Sa majesté des mouches (Golding) (Poche) – Les naufragés du Jonathan (J. Verne) (Poche)

Préambule

Permettons-nous une réflexion sur la violence à la suite de ces textes.

Pour l'heure, avant de rêver de ce jour « d'épaule nue », notons qu'à une époque où tout se gère, les ressources humaines même, pouvons nous errer en réfléchissant sur la violence, ses avatars, ses dégâts, peut-être également aux conditions de possibilités qui permettraient de lui faire, un peu, échec. Monsieur Michit sera pour cela une aide précieuse, en effet il a élaboré des stratégies de mise en échec de la violence.

Tenant de dégager l'origine de la violence de la gangue de ses effets, de ses conséquences, nous pourrons, en effet, envisager les possibilités de la contenir.

Il s'agit de réfléchir sur l'origine de la démesure, «L'ubris» pour la prendre dans les filets de la mesure, de la sagesse, la « sophrosuné » = état sain de l'esprit et du cœur – modération, tempérance : de termes grecs particulièrement éloquents.

« Etre philosophe c'est être grec » soulignait Nietzsche. C'est à cette source que nous nous abreuverons.

Dans l'œuvre de Platon, d'Aristote, entre autres, toutes les grandes questions concernant la condition humaine ont été traitées : l'amour, la mort, l'éducation, la citoyenneté, la justice, la violence, la sagesse aussi. Nous commenterons rapidement un texte de Platon extrait du Gorgias, la thèse de Calliclès – superbe illustration de notre sujet.

Introduction : La violence, un mot

La violence c'est d'abord un mot ; mot suremployé aujourd'hui.

Mais vivons-nous une époque particulièrement violente ? Le mot pourtant vient sans cesse à nous, nous envahit, nous submerge. Peut être y a-t-il eu autant de violence, même plus à d'autres époques ; mais nous ne situant pas dans le quantitatif, nous travaillerons sur le qualitatif, non sur celui de la comptabilité, compte impossible sans doute dans la mesure où la violence prend tant de formes.

Evidemment, autrefois nous ignorions ce qui se passait ailleurs. Aujourd'hui, nous entendons la radio, nous voyons les manifestations de la violence à la télévision, nous lisons le mot en gros titre dans la presse.

Un mot, c'est un signe; en linguistique, un signe c'est l'association d'un signifiant, enveloppe acoustique et visuelle, et d'un signifié, le sens.

Nous entendons, nous voyons, nous lisons le mot violence. A partir de cette sommation, réfléchissons sur ce que recouvre ce vocable qui nous submerge : violence.

Sur la scène de l'Histoire, la vie des uns serait elle inexorablement la mort des autres depuis la nuit des temps ? Les roues du chariot ailé du temps sont elles à jamais garnies de couteaux ? La guerre, encore la guerre, toujours la guerre, Héraclite, penseur du VI^{ème} siècle avant J.C. disait déjà : elle est « le père de toutes choses ».

Comprendre la violence, la penser, dit simplement, c'est faire en sorte que les arbres ne nous cachent pas la forêt. Penser c'est associer, connecter, relier, articuler, structurer « struere en latin c'est construire ».

La guerre, « père de toutes les choses », déchaînement de violence, force destructive, structure le monde humain, tout en le menaçant sans cesse. Paradoxalement, ce monde humain dure... du désordre à l'ordre, du débordement dévastateur à la règle civilisatrice ...

Pour faire route, suivons d'abord le mot même. La philosophie part d'un travail sur les mots, soulignons l'importance de l'étymologie, retournons aux sources. Si nous ouvrons le dictionnaire au mot violence, nous lisons : violence, caractère de ce qui produit des effets avec une force intense, extrême, brutale, emportement, agressivité.

L'expression : se faire une douce violence, oxymore c'est le rapprochement de deux mots qui semblent contradictoires, mais soulignent la contradiction même de la nature humaine qui, parfois est capable d'un silence éloquent, dans une sombre clarté.

Violentia : caractère farouche indompté, indomptable

Viola : Dévasté, profané, outragé

Violator : meurtrier

Violation : profanation

et, pour « l'amour du grec » : un homme violent = ὄβρις ἀνὴρ

I. Les métamorphoses de la violence,

a. « les mille reflets du serpent Vita » - « Nietzsche »

Qu'est-elle cette violence initiale, originaire ? Ne se confond-elle pas avec les manifestations essentiellement élémentaires de la vie ? Entendons que la violence fait partie de l'essence même de la vie dans sa nature même - la vie, le jaillissement de la force initiale, jaillissement fort, violent, impétueux – La violence se dit en plusieurs sens et objets différents.

On le dit de la lumière, de la couleur, des bruits, du flot, du vent, de la tempête ... la référence à la nature et première ; mais on le dit aussi des hommes, de leurs gestes, de leurs paroles, de leurs actes, des sociétés aussi, des villes, des quartiers, des lieux.

De la violence, ont dit encore qu'elle éclate, flambe, flambée de violence ; mais on dit aussi qu'elle s'installe, qu'elle règne ... exemples : elle a éclaté en Irak, en Afghanistan, dans la bande de Gaza, et maintenant elle y règne.

Ces expressions, ces manières de parler sont toujours éclairantes, signifiantes. Vrai, il est important d'être soucieux des mots. Nous prendrons ces expressions pour guides puisque nous faisons route en vue de tenter de trouver un sens unitaire, si toutefois il existe, au mot violence.

Il n'est pas certain d'ailleurs qu'un tel sens se laisse désigner. En effet, entre une couleur, un meurtre, une tempête, une révolution, y a-t-il quelque chose de commun qui autorise à les nommer « violents » ?

Entre la violence d'un rouge et la violence d'une émeute, la relation serait-elle simple homonymie ? Un homonyme, mot qui a le même signifiant, la même forme graphique parfois, toujours sonore, mais non le même sens. (ex : vers la préposition, un assemblage de mots rythmés, ver l'animal, le verre la matière, vert la couleur, vaire – (varius latin varié) la fourrure du petit gris).

Peut-être en ce qui concerne la violence y a-t-il des homonymies, mais avant d'en décider, regardons de plus prêt l'usage même des mots. Et demandons-nous si ce qui vaut pour la nature vaut pour l'homme.

Nous parlons de la violence d'une couleur, nous disons qu'elle est éclatante, de même qu'un orage éclate, qu'une révolution, une émeute éclatent. On dit aussi une santé éclatante, santé qui s'impose avec insolence. Eclater contient éclat. L'éclat peut désigner l'effet d'un mouvement violent : le résidu destructeur et meurtrier d'une explosion : éclat d'obus. Mais le mot signifie tout aussi bien le contraire de la destruction, c'est alors la manière d'être de ce qui se manifeste en sa lumière propre et retient en son apparence toute la force de son être. Par exemple : l'éclat de la jeunesse, la force de l'âge, la manifestation de la vie elle-même dans son affirmation propre, essentielle.

b. Or qu'est-ce que la vie précisément dans sa manifestation originaire ?

L'instinct de conservation pour les biologistes, pour les philosophes de l'Etat tel que Hobbes, le désir de durer. Si un état civil, fruit d'un contrat n'endigues pas l'état de nature, c'est le règne de la lycanthropie, de « l'homme loup ». D'où la formule

que Hobbes emprunte à Plaute, poète comique et satyrique latin du 2^{ième} siècle avant J.C. « Homo homini lupus ». L'homme est un loup pour l'homme. Cette assertion sera reprise par Freud à l'orée du XX^{ième} siècle. Au XIX^{ième} siècle, Schopenhauer, penseur pessimiste ou plutôt lucide nommait cette énergie vitale le « Vouloir vivre », qu'on peut traduire par le terme de volonté. Celle-ci est donc simplement la pulsion de vie ; la poussée même de la vie. L'orage éclate, la tempête déferle, le flot est violent, la vie jaillit. C'est l'ordre naturel lui-même.

Par ailleurs, vivants nous sommes, on ne peut éradiquer la vie ; lorsque quelqu'un meurt, nous disons encore : « c'est la vie ».

Or ce que nous entendons par mort, c'est la notre, celle des individus que nous sommes ; mais approfondissons, ne sommes nous pas que des apparences fugitives, issues de l'obligation éternelle de ce « vouloir vivre » initial, racine de tout ce qui existe ?

Chaque chose, animal, homme, meurt non la vie elle-même qui s'exprime en eux.

L'homme fait partie de la nature comme le vent, les oiseaux, mais il réfléchit sur elle. L'intensité de la vie, sa violence, sa puissance d'affirmation est en lui, mais, en tant qu'il est celui qui dit : « Je », il est sujet, capable alors d'endiguer cette affirmation primitive, première, laquelle se présente comme force intense, comme lutte pour s'imposer. C'est là que réside le rapport de force, rapport le plus primaire qui soit. On dit qu'il s'agit de la « loi de la jungle » ; La violence c'est cela : le « Sans foi ni loi ».

Or, si les pulsions humaines se manifestent sous forme de processus énergétique comme des forces analogues à celles de la chaleur, de la lumière, il y a nécessité à les canaliser si l'on ne veut pas assister à une escalade de la violence, laquelle

engendrerait immanquablement l'extermination de chacun par chacun.

Si l'homme vivait « la loi de la jungle », comme le souligne Rousseau, il y aurait toujours « un plus fort que le plus fort et nul n'est jamais assez fort pour rester toujours le maître ».

Endiguer la violence, l'intensité de la vie, grâce aux digues intellectuelles, éthiques, esthétiques demeure donc une tâche permanente pour les sociétés humaines, tâche toujours à recommencer. Maîtriser la force de la vie ce n'est pas la nier.

c. Ne confondons pas puissance et pouvoir.

La puissance c'est la domination sur soi, le pouvoir c'est la domination sur les autres. Il faut cultiver grandement sa puissance pour renoncer au pouvoir. Pussions-nous méditer cela. S'il est vrai « Qu'être philosophe c'est être grec », c'est écouter les voix de Platon, d'Aristote, avant celles de « l'éveilleur » Socrate. C'est avoir le souci du vrai, du bien, du beau, souci impératif pour les hommes vulnérables que nous sommes. Vulnérables, oui, mais auxquels la parole fut donnée pour s'entendre ; pour établir entre nous la « concorde », selon le terme même d'Aristote, le dernier à souligner l'importance de la parole sur le plan politique et étique. En grec « Logos » signifie parole et raison – compte également et calcul. D'où la formule de Leibniz au 17^{ième} siècle : « Raisonnons c'est-à-dire calculons ». L'on comprend donc que la possibilité de l'état pulsionnel immédiat réside partiellement dans cette pulsion vitale elle-même mais aussi partiellement dans la raison.

Etre vivant, être parlant, pourrait être une définition de l'homme, à condition que « parlant » comprenne rationnel et raisonnable, termes à tenir ensemble. Les démarches de la raison téléologiques impliquent choix et organisation de moyens en vue d'une certaine fin. La fin recherchée est la paix, condition de la sécurité. Pour ce faire, la raison précisément montre à l'homme l'intérêt qu'il a faire des lois, obéir à celles-ci. Or pourquoi la scène de l'Histoire est elle si pleine de violences ? Kierkegaard définit l'histoire comme « accoucheuse de violence ». Calliclès dans le Gorgias de Platon illustre absolument celui qui ne veut suivre que la loi de la nature. Le texte est à lire et son commentaire constituera le deuxième moment de notre réflexion :

II. La thèse de Calliclès

a. La contestation des lois sociales

Notons qu'il est le seul personnage imaginaire dans les dialogues de Platon.

Dans le premier moment du texte, Calliclès conteste la loi ; pour lui, elle est le produit des faibles. Ceux-ci sont les plus nombreux et font les lois pour l'emporter sur les plus forts. Autrement dit, les lois sont injustes elles favorisent les faibles. Calliclès n'envisage la force et la faiblesse que d'un point de vue physique. Il ne s'agit jamais pour lui de force ou de faiblesse d'âme il s'agit du pouvoir des hommes les uns sur les autres, jamais de la puissance que l'on peut exercer sur soi. Ainsi, pour lui, les faibles dominent les forts alors qu'ils ne les valent pas.

Dans le deuxième paragraphe, deuxième temps du texte, ce qu'il appelle « le niveau commun » est nécessairement méprisable. Il oppose la force de la nature à la loi, produit des faibles du grand nombre. La loi de la nature est juste.

Cette thèse sera reprise par le nazisme, l'un des tout proche d'Hitler déclarait : « Il faut être fort comme la nature est forte ; quand j'entends le mot culture, je tire mon revolver ».

Le troisième paragraphe illustre à plaisir cette force, cette pulsion de vie en exaltant les passions : « Il faut entretenir en soi-même les plus fortes passions au lieu de les réprimer, et qu'à ces passions, quelque faite qu'elles soient il faut se mettre en état de donner satisfaction par son courage et son intelligence à leur prodiguant tout ce qu'elles désirent ».

En conclusion, Calliclès déclare alors que c'est « L'intempérance, la licence, quand elles sont favorisées, qui font la vertu et le bonheur ... »

b. Nature et justice

Cette thèse, habilement argumentée, repose sur une identification de la nature et de la justice. Or Nietzsche soulignera à propos dans la généalogie de la morale que « La nature ignore le juste et l'injuste, elle procède par effraction, violation, destruction et ce, dans des fonctions essentiellement élémentaires et ont ne saurait l'imaginer autrement ».

En effet la nature c'est ce qui est la loi ; ce qui doit être. L'assimilation de l'animal à l'homme, ce que fait notamment Calliclès dans le texte joint est absolument discutable faux. L'animal est immédiatement tout ce qu'il est, en revanche l'homme est un « devoir être », selon l'expression de Hegel. Sartre précisera que l'homme est un pro-jet, c'est-à-dire, un être qui a à être son être. D'où la définition de l'homme comme être perfectible et la nécessité qui est la sienne de progresser au niveau de la vie pratique, intellectuelle, éthique, esthétique. A cet égard, l'ordre humain est un ordre anti-naturel. La culture c'est la transformation de la nature, son humanisation. Arrêtons nous un peu sur ce mot culture : étymologiquement il vient du verbe latin « colléo-es-re-cultum », ce verbe signifie honorer. L'homme honore la terre lorsqu'il la cultive, il honore son être lorsqu'il travaille pour progresser dans divers domaines. Si l'animal est, grâce à son instinct, bien régi par les lois même de la nature, l'homme intelligent erre parfois longtemps pour apprendre les savoirs, les savoirs faire, les savoirs être.

Or, pour Calliclès, l'homme, certains hommes, sont des « lionceaux » qui ne vivent qu'à devenir des lions et à dévorer les autres qui ne seraient que de faibles animaux, la domination du lion serait juste.

c. La force de la non-violence

Nous avons choisi d'opposer la « non-violence » dont parle Gandhi, à la violence Calliclèenne. Gandhi soulignera néanmoins et ne nous y trompons pas que la non- violence n'est pas passivité, résignation face à « la loi de la brute ». Il écrit : « là où il

n'y a le choix qu'entre lâcheté et violence, je conseillerai violence ... ».

Nous l'avons compris, la domination que veut Calliclès qu'il exalte lui-même, c'est celle d'une violence qui consiste à « secouer, briser, rejeter toutes ces chaînes ... », entendons que les « chaînes » dont il parle sont les lois, lois, sans lesquelles une société est une jungle. A cette violence, à cette « force de la brute », Gandhi oppose « la force de l'esprit ».

La non-violence, c'est le courage, une résistance active opposée à la passivité. Il ne s'agit pas de ne pas tuer parce qu'on a peur d'être tué, mais bien plutôt d'affronter l'ennemi, de lui faire front et face, en lui opposant la « force d'âme ». Le bien vivre de Calliclès s'opposerait au vivre bien du résistant courageux non violent. Gandhi, dans des lettres à Tolstoï, à Romain Rolland, insiste sur le fait que pour ne pas violenter l'autre, il faut se violenter soi même.

Écoutons le : « non violence n'est pas soumission bénévole au malfaisant ; non violence oppose toute la force de l'âme à la volonté du tyran ».

Pour ce faire, il faut passer par « le feu de la souffrance ». Le feu serait purificateur. Purifier la souffrance pour éviter de faire souffrir.

Le progrès sur soi ne peut venir que d'une ascèse, or l'histoire ignore l'ascèse, elle se perd dans le bruit et la fureur. Hegel la dit « filles bâtarde de la violence ». Mais pour lui, l'Histoire, à travers les guerres, les massacres, progressivement réalisent la marche de la raison. La fin de l'Histoire est l'avènement de la raison dans le monde.

Cet idéalisme Hégélien nous laisse bien dubitatif ... L'Histoire ne montre-t-elle pas, au contraire avec éclats, l'éclat des obus, des bombes, le fait qu'il y a toujours un plus fort que le plus fort ? ...

Si nous résumons ce deuxième moment de notre réflexion, nous garderons en mémoire que l'homme veut une loi plus haute que celle de la pulsion brute. Kant, dans sa dernière œuvre intitulée « Projet de paix perpétuelle », insiste sur la nécessité pour l'homme de lutter contre sa nature, sa sensibilité, pour faire triompher sa raison.

Ce penseur éclairé, austère certes, met à jour la dualité de l'homme : l'homme en temps qu'être sensible désire le plaisir, le bien vivre pour dire comme Calliclès, et en tant qu'être de raison veut la vertu, le vivre bien. Or « la contradiction à deux pattes » qu'est l'homme claudique inévitablement. Tous nous boitons, tous nous sommes plus où moins « Œdipe » le boiteux, « le pied enflé », étymologiquement. Tentons donc d'améliorer notre marche, entreprise difficile s'il en est ! Difficile, difficile mais non pas impossible. Le premier mouvement nous échappe souvent : la colère, la violence sont souvent promptes à surgir, c'est « l'ubris », la démesure, or la maîtrise peut se cultiver. La véritable maîtrise, nous l'avons déjà suggéré mais jamais la domination sur les autres, mais la domination sur soi. C'est ainsi que nous avons distingué pouvoir et puissance.

III. Conclusion “ Provisoire ” !

a. Apprendre pour comprendre : Tenter de se comprendre et de comprendre l'autre.

Edgar Morin dans son ouvrage Amour – Poésie – Sagesse parle à juste titre d'une éthique autre; celle-ci consiste à éviter la bassesse, les cris : « éviter de céder aux pulsions vengeresses et méchantes ». C'est en effet dans le refus des sentiments de vengeance et de punition que se situe le centre de la sagesse, tout l'opposé de la violence. Pour ce faire il faut se distancier de soi, « savoir s'objectiver », cela passe par un travail sur soi : ce violenter soi même, se faire violence pour ne pas être violent.

Nous sommes « je », mais il faut se voir alors comme un objet, s'examiner, résister à soi. Camus écrit avec pertinence : « Un homme ça s'empêche ». Face au bégaiement de l'Histoire à ses affres, répétons nous, où puissions nous nous répéter cette exigence de celui que l'on nomme « l'empereur philosophe », Marc Aurèle : « N'espère pas la république de Platon, mais sois content si une petite chose progresse et réfléchis au fait que ce qui résulte de cette petite chose n'est pas précisément une petite chose ».

Faisons enfin, dans le contexte actuel celui de la post-modernité, un état des lieux. Questionnons nous sur la société de consommation. Celle-ci est incitatrice d'une certaine violence faite aux individus d'une violence certaine de ceux-ci en retour.

Pourquoi ne pas promouvoir la modération ? Est-ce être provocateur que de rappeler l'éthique à Nicomaque d'Aristote ?

Sans doute, néanmoins rien ne nous interdit de suggérer que son éthique n'est pas sans emploi aujourd'hui. Il définit la vertu comme le juste milieu, entendons par cette qualification la « bonne mesure ». Ainsi la générosité et la bonne mesure entre l'avarice et la prodigalité, le courage, la bonne mesure entre la lâcheté et la témérité. La vertu, la modération, la bonne mesure n'est le trop ni le trop peu. Or cette vertu ne serait elle pas d'autant plus nécessaire dans une société comme la notre où le trop des uns agresse le manque des autres, leur trop peu ? La profusion des biens, leur prolifération, engendre l'incessant des désirs. Le propre du désir c'est d'être illimité, en effet on désire toujours plus que ce dont on a besoin. Ainsi la satisfaction augmente le manque. Baudelaire dans le voyage exprime ainsi le désir : « Désir, vieil arbre à qui le plaisir sert d'engrais ».

Aujourd'hui, plus que jamais, dans nos sociétés technologiques industrialisées, nous nous définissons trop souvent non par ce que nous sommes, mais par ce que nous avons. Intériorisons ces deux auxiliaires de notre langue être et avoir. Une société violente, impitoyable, n'est-ce pas celle où l'homme est toujours autre que soit, c'est-à-dire, aliéné au sens étymologique?

b. Or comment extraire l'humain, l'être, la personne humaine, au sens où Emmanuel Mounier l'entend de cet enfermement?

Comment faire en sorte que l'activité sociale ne soit pas marquée du sceau de l'absurdité ? Comment éviter les tourments d'une société tournée vers le « toujours plus » pour certains et le « encore moins » pour d'autres ? Comment arracher l'être de l'avoir ?

Emmanuel Mounier n'est pas inactuel dans le sens où sa critique de l'individualisme vaut encore. En 1950, dans son ouvrage, Le personnalisme, il oppose à l'individualisme comme système de mœurs, de sentiments, d'idées et d'institutions qui fige l'individu sur des attitudes de défense, d'isolement, ce qu'il nomme précisément le « personnalisme ». Il met en lumière une opposition entre personne et individu : « la personne ne croit qu'en se purifiant incessamment de l'individu qui est en elle ». Cet individu qui est en elle, n'est ce pas son origine même, ce « vouloir – vivre » Schopenhauer, ce « désir de durer », pour Hobbes, bref cet instinct primaire, cette pulsion initiale ?

Ainsi cette violence de fait, on peut l'éliminer sans risquer de s'éliminer soi même, mais c'est à partir d'elle que l'on doit travailler, que chaque homme, par un effort sur soi, fera naître l'humain de la gangue pulsionnelle. Un effort d'introspection est vital : hélas personne n'enseigne cet effort. Chacun n'est-il pas seul voué à lui-même ? Personne ne peut vouloir à la place de l'autre. Aujourd'hui, la communication tous azimuts n'est-elle pas violence permanente, intrusion – intrusive ?

Or plus que jamais, méditer serait nécessaire, plus que jamais il faudrait résister au flot d'information, aux « coups » de téléphone, notons au passage le terme de « coup ».

N'est-il pas de plus en plus ardu d'entrer en soi-même pour vraiment naître à la parole des autres ? Forcés d'entendre, on n'écoute plus, de même forcés de communiquer on ne parle plus. Si l'on n'y prend garde, la violence s'accroît avec une technologie qui multiplie les moyens de communication mais qui ne permet plus la rencontre pour l'écoute. Les moyens de communication sont assourdissants, de même que l'on peut tuer sans voir ; sans apercevoir les hommes, un avion peut, en lâchant des bombes exterminer proprement. L'énumération de nos performances technologiques serait fastidieuse, il suffit.

Toutefois gardons nous de diviser le monde en deux camps ; gardons le souci de la nuance, des complexités, des demi-teintes, jusque dans les situations paroxystiques. Evitons les propos violents, tranchants, mieux vaut, en effet, un pas mal assuré que trop cadencé. Préférons nous un peu de désordre plutôt qu'un ordre fasciste ou totalitaire ?

Le métier d'homme est un apprentissage continu. Aragon ne disait-il pas : « le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard » ?

Néanmoins, apprenons, sachant que fin mot de l'histoire nous est caché, que la violence sourde toujours, tapie là où on la croyait éliminée ...

c. Tu ne commettras pas de meurtre.

Nous pourrons, avec bonheur, conclure en faisant une inévitable référence à René Girard, auteur de la violence et le sacré.

Dans cet ouvrage, ce penseur élabore une anthropologie de la violence et de son rapport avec le religieux. Dans sa perspective, le christianisme est la seule religion à désigner le caractère mimétique de la violence. En effet, il montre comment l'enseignement, la vie et la mort de Jésus de Nazareth éclairent et élargissent l'interdit : « tu ne commettras pas de meurtre ». Avec le « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent » non seulement Jésus de Nazareth ne répond pas à la violence par la violence en miroir mimétique, mais surtout il en appelle à une plus grande humanisation des rapports en triomphant de l'inimitié par le pardon de ceux qui « ne savent pas ce qu'ils font ».

René Girard souligne que l'humanisme s'est montré encore plus impuissant que le christianisme (dont il en est une réaction) à enrayer le mécanisme du cycle la violence, puisque, aujourd'hui nous sommes placés dans un univers qui risque à chaque instant de se détruire lui-même. Dès que nous imitons le modèle de nos désirs, nous désirons la même chose que lui. Cette rivalité mimétique est la cause principale de violence entre les hommes. Si l'homme est meurtrier, c'est parce qu'il a le meurtre en lui, c'est cela que le christianisme nomme le péché originel. Par ce terme, il pointe l'origine même de la violence. La rivalité engendre le meurtre, voire le couple Caïn – Abel.

La notion de péché originel signifierait qu'il est difficile de vivre sans se heurter à son voisin, sans désirer la même chose que lui, bref sans devenir son rival. Les découvertes récentes en neurobiologie montrent que l'imitation est première et le moyen d'apprentissage chez le nouveau né. Chrétiens et humanistes ont cru que nous pouvons échapper au mimétisme en en comprenant ses lois. Or, L'histoire nous montre que la seule compréhension des dangers de l'imitation ne nous permet pas de penser un authentique rapport à l'autre, sauf à suivre la sagesse de Pascal qui met au centre du mystère de la vie non la raison mais le cœur, autrement dit : l'acteur conscient de son action plutôt que le penseur raisonneur. Par la mise en action de ce mécanisme, nous pouvons abandonner notre pouvoir sur l'autre, notre violence originelle ; celle-ci n'est donc pas irrémédiable. Un remède, en effet, existe : il consiste à substituer au rapport de violence, au rapport de force dans la rivalité, la fragilité d'être. Le chemin est montré par Jésus de Nazareth, la voix est rude, pleine d'embûches, mais stimulante. Pour l'homme l'obstacle fait tremplin, la liberté est toujours puissance dialectique : la négation génère l'affirmation.

Bibliographie

Aragon (L) (2010), *Œuvres politiques complètes*, Paris, Gallimard, Pléiade.

Gandhi (M. K) (1994), *Résistance non violente*, Paris, Buchet / Chastel.

(2002), *Médiations*, Monaco, Editions du Rocher.

Giono (J) (2010), *Récits et essais*, Paris, Gallimard, Pléiade.

Girard (R) (2008), *La violence et le sacré*, Paris, Hachette Littératures.

Hobbes (T) (2005), *Le Léviathan*, Paris, Vrin.

Morin (E) (1997), *Amour poésie sagesse*, Paris, Seuil.

Mounier (E) (1947), *Qu'est-ce que le personnalisme*, Paris, Seuil, Collection Esprit.

Platon (1966), *Le Gorgias*, Paris, Les Belles Lettres.

Incivilité, hostilité, agression Comment enrayer les réponses selon le régime de la loi du plus fort

La rencontre de la contrainte, la rencontre de la résistance à sa volonté, comme la rencontre de l'adversité conduit à des mouvements d'hostilité réactive et pour certains cette réactivité relève d'une attitude habituelle d'agressivité et de violence en acte. Généralement, lorsque nous les activons nous-mêmes, ces mouvements d'humeur ou d'émotion négative, nous surprennent. Afin de comprendre comment ils apparaissent de façon spontanée, réactive et incontrôlable, je vous invite à découvrir comment les attitudes d'agressivité sont des mouvements consistant à se protéger soit de la partie contraignante de toute loi, soit de l'altérité des autres qui altère. L'agressivité et la violence relèvent donc de mouvements de défense d'une identité blessée.

La sagesse universelle nous appelle à lutter contre ces mouvements, pour garder l'unité de l'être en humanité. Pour le sage (à la suite d'hermès), la lutte consiste à développer les forces en humanité, pour le sociologue (à la suite de Protagoras) la lutte s'organise pour construire un espace sociétal plus harmonieux permettant aux individus un exercice facile de leur liberté. Or, quelles que soient les dispositions nécessaires de la société, pour tenir en humanité, il reste incontournable que chacun active des forces de vie spécifiques lui permettant de dépasser les obstacles qui atteignent l'intégrité de son identité personnelle ou sociale. En effet, l'enjeu est de taille, car comme nous le verrons, l'atteinte de toute identité

produit toutes les formes de réactivité agressive : de l'énerverment incontrôlé à la violence délinquante. Ce gradient d'intensité varie en fonction de la perception de celui qui reçoit l'atteinte identitaire. Il ne répond pas à une mesure rationnelle. Dans ces conditions, comment trouver la porte pour faire en sorte que l'engrenage de l'hostilité selon la loi du plus fort ne prenne pas le pas sur l'être en humanité?

I. L'incivilité au quotidien

Les différentes rencontres de jeunes et d'adultes en situation de délinquances ou de précarité, de professionnels en bute à la violence ont été à l'origine de ce texte. Ainsi ceux qui m'ont ouvert le chemin de cette connaissance sont des jeunes adultes rencontrés en marge de leur milieu au moment où ils exprimaient le désir et la volonté de se sortir de leur galère, accueillis dans la précarité nous avons pu retrouver une vie plus sociale ; ce sont aussi des commandants de police en formation m'ayant demandé de les aider à comprendre l'incompréhensible violence apparemment gratuite des jeunes dans les stades ou au sein des cités, mais aussi ce sont des éducateurs en bute à une violence qu'ils n'arrivaient pas à réguler en utilisant leur l'autorité : « il ne suffit plus de taper du poing sur la table pour que la violence s'estompe » s'étonnaient-ils en constatant souvent que les actes d'autorité la produisaient voire l'exaspéraient même jusqu'au « caillassage » des immeubles de l'institution et des cars de policiers venus en renfort pour arrêter une explosion de violence dans cette institution ; ce sont encore des employés d'EDF/GDF reçus avec hostilité alors qu'ils étaient venus pour secourir et dépanner une avarie, ou encore dans cette même

entreprise EDF des employés devant réduire la livraison de l'électricité qui ne comprennent pas l'incivilité de clients qui ne paient pas la facture de leur consommation.

a. L'agressivité comme réaction à un obstacle qui résiste et empêche l'atteinte d'un objectif

Dans le quotidien de la vie une multitude d'obstacles se présentent à chacun : les matériaux résistent, les tables se trouvent en travers de la route, la voiture ne veut pas démarrer, le téléphone portable, la tv ou l'ordinateur refuse de délivrer les arcanes de son fonctionnement, l'ordinateur s'arrête intempestivement et toutes les données non enregistrées disparaissent ainsi que tout le travail de l'heure passée à les collecter ; le temps s'écoule trop rapidement, partis en retard, les autres automobilistes n'avancent pas assez vite, les feux tricolores stagnent particulièrement sur le rouge et l'agacement arrive à son comble ; pressés, ce matin là dans le magasin, le serveur et le client qu'il sert, prennent tout leur temps.

Dans ces moments-là, les manifestations commençant par de l'agacement, "stoïque", se développent parfois en agressivité verbale plus ou moins agrémentée de noms d'oiseaux aux qualificatifs suggestifs. Parfois, elles se terminent par des comportements violents contre les objets, contre soi et contre les autres.

Toutes les manifestations d'agressivité ou de violence se présentent comme des réactivités à une résistance imprévue qui vient contrecarrer les plans d'une tâche à accomplir ou d'un projet à

mener à bien dans un temps imparti. Dans ces conditions, un, ou plusieurs, éléments de la réalité apparaissent comme obstacles insurmontables. Celui qui se trouve en bute avec, ne parvient pas à éviter les effets néfastes de la contrainte qui s'impose.

Ici, il convient de mettre en exergue les liens qui existent entre trois facteurs : la sensibilité à la résistance de l'environnement, la force de rétention ou de l'expression de la réactivité et la fatigue de son auteur. Plus une personne est fatiguée plus le dépassement des obstacles devient difficile et plus les moindres tracasseries stimulent la sensibilité et deviennent ainsi intolérables voire insurmontables.

Il est tard. La fin de journée de travail est largement dépassée selon le droit du travail. L'avion a eu du retard, le voyageur reprend sa voiture, sort du parking, introduit son ticket dans la machine qui lui indique le prix à payer. Il enfonce sa carte bleue dans l'orifice prévu, suit les instructions, tape son code, les opérations se déroulent comme prévue. La barrière s'élève. Une voie électronique lui souhaite un bon voyage, l'invitant ainsi à quitter les lieux en lui adressant un remerciement impersonnel... Mais... la machine ne lui délivre pas le justificatif qu'il attend. Ce justificatif est important car il lui sert à démontrer à son expert comptable et au contrôleur des impôts la réalité de la dépense effectuée pour ce parc. Impatient et fatigué, il adresse à la machine des paroles aimables, puis de moins en moins aimables pour finir en lui adressant quelques jurons précédant la « claquette technique » qui parfois en a fait fonctionner certaines. Rien n'y fait, elle ne délivre pas le reçu attendu. Un panneau informe qu'il est possible d'avoir un contact avec un humain par interphone. Le voyageur excédé de fatigue, appuie sur le bouton. Il entend une voie très aimable l'inviter à présenter sa requête. Celle-ci

exprimée, le préposé lui révèle qu'il fallait payer dans les machines prévues au paiement dans l'aéroport seules habilitées à dispenser des justificatifs. En bute à cet obstacle imprévu et insurmontable, le voyageur pris en défaut par son erreur, répond avec très peu d'amabilité accompagnée de quelques jurons qui le déconcerteront lui-même quelques secondes plus tard lorsqu'il aura retrouvé ses esprits.

b. La violence comme mécanisme de défense face à une agression perçue ou une agression réelle

D'autres manifestations d'agressivité ou de violence se présentent comme une réactivité défensive en réponse à une agression réelle ou perçue. La voie publique nous offre spontanément des exemples de ces formes de réactions : deux automobilistes s'interpellent, leurs raisons sont-elles objectives ? Une manœuvre cherchant à déjouer les inconvénients de bouchons interminables, une erreur de file dans une circulation compliquée ? De l'intention de magouiller à la récupération d'une erreur de circulations, certains automobilistes se sentent blousés. S'ils manifestent leur mécontentement ils reçoivent en réponse des réparties imagées et la communication peut s'engrener en spirales fournies de vulgarité expressive et de passage à l'acte pour certains.

Les signes à la disposition des conducteurs sont tous interprétables comme signes de remerciement ou indications d'action mais aussi comme signes de mécontentement. Ainsi, il n'est pas rare que les

interprétations soient croisées. Notamment, un appel de phares invitant à poursuivre une action peut être perçue comme un rappel à l'ordre.

La différence des valeurs

Quand il s'agit de la remise en cause des valeurs les réactions sont encore plus fortes du fait même que le sentiment d'agression est perçu avec plus de violence. La raison en est que toutes les valeurs, relevant de croyances injustifiables par la raison en fin de compte, définissent des structures identitaires à la fois archaïques, primaires et fondatrices du sens de vie. Toucher à une croyance conduit donc à une remise en cause de soi et de toute son histoire de vie, et à des mouvements de défense identitaire vitale. L'exemple suivant met en scène un événement qui permet de comprendre la violence des réactions lorsque des paroles ou des actions touchent les croyances religieuses ou les rituels culturels. L'irrationalité du fondement identitaire structurant est à la hauteur de la réactivité inaccessible à la régulation par le raisonnement et la pédagogie.

Une femme promène son chien dans un jardin. Le chien est en laisse. Il est élégant. Surviennent trois chiens impétueux jouant entre eux. Ils s'approchent de la belle en laisse et commencent à jouer avec elle avec des mordillements et des claquements de dents dans le vide. Celle-ci, un peu hautaine, s'éloigne de ces mécréants jusqu'au moment où les aboiements de ces malotrus l'excèdent. Elle se met à montrer les dents sévèrement. Les joueurs étonnés pour le moins de cette attitude, s'écartent par un saut en retrait et reviennent à la charge en continuant de jouer. Les ébats se poursuivent en échange de crocs dans les airs. C'est à ce moment qu'intervient la propriétaire de la belle. Elle fustige ces empêcheurs de tourner en rond. Mais ne pouvant séparer les belligérants joueurs, elle cherche désespérément leur maître. Celui-ci, une femme, promène

une laisse flottant entre sol et air. Elle se fait interpeller poliment par la première qui lui demande de rappeler ses animaux. Bonne pâte, celle-ci lui fait remarquer qu'ils jouent entre eux et que ça leur fait du bien. Peu accommodée par ce discours, la première insiste puis se met franchement en colère et faisant référence à la loi (les chiens doivent être tenus en laisse) l'accuse de ne pas respecter la loi.

La propriétaire des trois chiens, se révèle alors et se met à invectiver celle qui dit respecter la loi.

-“Vous êtes tous pareils, vous voyez pas que votre chien est étriqué, vous le brimez avec vos manières de rupins. Allez vous faire foutre. Vous êtes coincée comme votre chien !”.

La personne agressée se met alors elle aussi à l'insulter en s'éloignant et maugréant.

Un passant qui vient d'assister à la scène interroge la propriétaire des trois chiens, sur l'ajustement de son attitude, puis calmement lui signifie l'écart réel qui existe entre la loi et ses actes. Celle-ci répond :

- “ mais ce qu'ils font à leur chien, ils le font aussi à leurs enfants. Ils briment les enfants ! mais l'éducation c'est la vie, c'est la liberté. Ils nous polluent la vie avec leurs bonnes manières et leurs lois. Ils nous volent la vie, notre bien, et la mettent en prison.

Nombre d'exemples du quotidien mettent en scène le fait que dans les rapports entre humains les jeux d'intimidation et de domination dans le but de préserver son intégrité personnelle conduisent à agir avec la force. La colère en haussant le ton bouge une apathie plus ou moins volontaire, ou bien sauvegarde une dignité bafouée ou ignorée. Dans ces conditions, l'agressivité avec ses expressions plus intenses dans la violence relève d'un mécanisme de défense essentiel qui révèle la dignité d'un humain et son courage à ne pas se laisser traîner dans la boue et dans la déchéance. Les multiples

révoltes de Gandhi chaque fois qu'une injustice pouvait être constatée en signifient l'importance à la condition que ces réactions se tiennent dans les limites du principe suivant « ne peut être juste qu'une action qui ne fait de mal à aucun des partis qui s'opposent » relevé par E. Erikson *la vérité de Gandhi*. La violence est alors plus signe de courage et moins d'intempérance. Comme en témoigne L'abbé Pierre, « *j'ai plus de remords dans ma vie pour les colères que je n'ai pas eu le courage de vivre que pour celles que j'ai mal su maîtriser.* »

Résumé

Ainsi, pour tenter de comprendre la violence, dans un premier temps, l'observation de la vie quotidienne parsemée de multiples formes d'agressivité (agressivité sur des objets comme agressivité adressée à des personnes et souvent tournée contre soi-même) met en lumière que cette agressivité apparaît au moment où une résistance est perçue comme anormale. Cette agressivité se convertit en violence et en incivilité lorsque la résistance persiste et lorsque le sentiment de se trouver sans solution, comme en prison, face aux événements sont perçus comme opprimant. « De toute façon, je n'y arriverai pas ; « il n'y a rien à faire » ; « c'est toujours comme ça »....ponctuent les suites d'une agressivité. L'agressivité se présente donc comme un mécanisme de défense mise en œuvre par une personne qui se perçoit comme agressée (par l'environnement qui peut l'être réellement). En s'opposant à cet environnement, elle défend une partie de son identité

c. L'agressivité et la compétence de vie

Une énergie psychique minimale

Dans la réactivité à un obstacle comme dans les réponses apportées à une agression perçue, les actes d'agressivité, de colère, de violence surgissent souvent spontanément parfois surprenant leur auteur. En cela elles indiquent qu'elles requièrent beaucoup moins de force psychique que la maîtrise de soi. Cette dernière en demande beaucoup plus pour contenir la réaction de survie ou de défense³. Violence, incivilité, agressivité en tant que réactivité spontanée sont le propre de modes de vie économes en énergie psychique beaucoup plus simple que l'acceptation de l'altérité des autres ou que l'acceptation du bien fondé de la résistance des lois de la nature.

Cette remarque met en évidence que l'existence sans agressivité et selon les principes de non violence relève d'une exigence extrêmement plus compliquée voire impossible, notamment parce qu'elle requiert de grandes compétences de vie. Il en résulte qu'atteindre cette forme d'existence n'est pas facile et relève d'un défi à relever. Si cette exigence est fixée comme un objectif à un enfant ou à un adolescent, elle ne peut être formulée à une seule condition : que soit gardé en mémoire que l'atteindre demande beaucoup d'énergie et implique énormément de travail sur soi. Sans cette conscience éducative, la réprimande des manifestations d'hostilité conduit soit à renforcer le sentiment d'injustice et

³Les sciences cognitives nous apprennent, que les décisions relèvent d'une inhibition des réactions primaires.

contribue à développer la violence, soit à réduire la force d'indignation et produit des adultes soumis et résignés.

Une force psychique qui s'acquiert

Nous savons que les compétences pour une vie dégagée de l'asservissement des réactions agressives s'acquièrent dans leurs fondements seulement après la troisième année de vie, lorsque l'enfant possède les compétences d'une identité individuelle suffisamment construite et solide et qu'il est en mesure de s'ouvrir à la *différence de l'autre* sans percevoir cette différence comme une agression hostile. Il peut notamment accéder à cette compétence, lorsqu'il a acquis (juste avant, vers 2ans et demi) la fonction de la parole. Grâce à cette fonction quelque peu intégrée, il apprend peu à peu à exprimer en paroles ses sentiments et moins en acte. Les mécontentements survenant à la suite de la perception d'un manque de respect de son espace de vie ou de son intention ou encore d'une partie de son identité sont encore difficiles à ne pas transformer en réactivité physique de rejet ou en agression verbale. En effet, l'intégration de cette fonction de la parole implique qu'il accepte que tout ce qu'il ressent ne soit pas exprimé en totalité, puisque quoiqu'il fasse son interlocuteur ou son partenaire de jeu ne peut pas accéder à tout ce qu'il ressent ; en aucun cas un autre peut se mettre à sa place. En définitive, ce que l'enfant, jusqu'à son achèvement d'adulte, doit acquérir relève d'une utilisation de la parole pour entrer en relation avec autrui : parole signifiant à autrui son existence sans le maltraiter même s'il a pu ressentir une maltraitance de sa part.

Par l'intégration de la fonction de la parole, il sort du monde animal et répond en l'utilisant à l'obligation faite à tout humain de vivre par don : don de cette vie à laquelle autrui ne peut pas avoir accès et à

qui il doit offrir son pardon lorsque cet autre le malmène. Souvent celui qui malmène son partenaire ne sait pas ce qu'il fait, tant il est vrai que personne ne peut mesurer l'agression, le mal être, la violence qu'il procure et qui conduit couramment, dans les relations, à être étonné de l'effet d'une action. L'auteur qui n'a pas imaginé l'impact de son acte au lieu de s'en excuser, se défend de ne pas avoir eu l'intention de malveillance et parfois même en arrive à accuser une forme de susceptibilité malvenue et inopportune.

L'accès à la fonction de la parole se fonde donc sur l'acceptation d'une limite de l'expression du ressenti sans, pour autant, percevoir une perte identitaire. Dans cette perspective, l'expérience éducative met en évidence que l'accès à la fonction de la parole nécessite des compétences acquises en amont, qui construisent une identité propre. *Celle-ci notamment, se consolide par la découverte progressive que toute contrainte est aussi service.*

Ce travail qui s'initie dès la fin de la première année de vie lors de l'acquisition de la marche sur un sol heureusement résistant, se poursuit par l'acquisition de la propreté. Là, il s'agit d'accepter les règles du groupe pour pouvoir exister comme individu dans ce groupe, et profiter de son espace protecteur et bienveillant. C'est ainsi que la position intenable de « l'enfant roi » se dilue grâce au groupe. Durant cette courte période, la nécessité perçue comme service et non comme contrainte s'acquiert peu à peu. D'une part, l'apprentissage de la marche fait pratiquement intégrer que sans la résistance du sol et sa solidité, il ne peut pas y avoir de marche (qui a déjà appris à marcher sur l'eau ?). Cette fonction de résistance de la matière requiert une attention particulière pour ne pas en éprouver seulement les inconvénients, autrement dit, accepter la souffrance et les blessures après une chute ou accepter les désagréments d'une inattention lorsque celle-ci se conclut par une bosse ou par la déchirure d'un vêtement resté accroché à un clou.

De façon plus achevée, les expériences du rapport à la matière et à ses résistances, comme du rapport au groupe et à ses règles vont s'éprouver de l'écolier jusqu'à l'adulte. Au contact de la matière et des groupes, chacun doit organiser son temps en se définissant des tâches à accomplir à des moments précis et selon une chronologie spécifique empreinte d'imprévu. Se faisant, il résiste à la satisfaction des plaisirs du moment immédiat, afin de rester fidèle aux objectifs qu'il s'est fixé d'atteindre. Le sentiment de les avoir atteints procurera seule satisfaction, plaisir et fierté. La fierté révèle alors une consistance identitaire, base incontournable pour se dégager de l'emprise de la réactivité agressive. Elle permet de s'ouvrir à l'apprentissage de la fonction de la parole.

Pour comprendre l'importance capitale de ce moment, il est important d'en découvrir le chemin. Dans l'exercice de production de la parole, il s'agit de répéter et de se conformer aux règles de cet outil. L'enfant fier d'appartenir à son groupe familial dont il respecte les règles, spontanément intègre ce qu'il repère comme des normes récurrentes. La première qu'il intègre est sur laquelle il bute inévitablement est celle de la formation des pluriels. Il repère qu'entre une chaise et des chaises, une table des tables, une feuille des feuilles, il n'y a pas de différences de son, tout naturellement il va donc se lancer dans la production du pluriel de cheval et là oh surprise la correction de l'adulte que l'imite arrive : non pas des chevaux mais des chevaux...Les autres règles sont encore plus étonnantes. Elles sont toutes marquées par des exceptions. L'enfant se lance dans la création des temps à partir des règles générales qu'il a déjà apprises, et il se trouve immanquablement repris par l'adulte qui lui dit cette fois-ci, "non pas "je voirai", mais "je verrai" et "nous boivons" "non! nous buvons".

Ce temps de confrontation avec l'exception relève de l'incompréhension et il lui faut une dose de confiance sérieuse pour

faire confiance à des adultes qui ne sont pas fiables. Cette confiance s'il ne l'a pas acquise dans le tout début de son histoire, il aura des difficultés de poursuivre son chemin avec ses adultes qui ne sont pas prêts de le laisser tranquille avec toutes les incertitudes qui vont structurer la suite de toute sa vie en particulier celle qu'il va rencontrer dès sa troisième année lorsqu'il quittera le groupe protecteur et qu'il connaît bien avec des comportements avec lesquels il s'est habitué même lorsqu'ils sont un peu pervers. En effet, dès son entrée en maternelle la loi qui va structurer ses relations sera entièrement déterminée par l'incertitude. Il ne saura pas lorsqu'il ira à l'école si l'autre qu'il rencontre veut jouer avec lui, veut lui piquer ses billes, veut lui raconter les histoires de son intimité ou le protéger contre les méchants. La maîtresse qui est-elle ? Cette loi de l'incertitude structure le principe de toutes les relations sociales. Elle ne le quittera plus. S'il ne l'accepte pas l'enfant empruntera les chemins de la violence antisociale, l'adulte la violence idéologique qui n'accepte pas la différence ; s'il l'accepte il s'engage sur les routes de son ultime humanisation. La raison en est simple, si le principe d'incertitude est impossible à concevoir, l'altérité de l'autre devient une agression identitaire permanente. La vie relève d'un conflit de défense d'identité quotidien. Ce conflit induit une violence d'un type nouveau : celle provenant de la croyance que l'autre est un agresseur potentiel à détruire ce qui est à l'origine de la violence idéologique

En résumé

Sans l'intégration de la *fonction des lois* de la nature, du groupe (je ne suis individu qu'en acceptant les règles du groupe dans lequel je suis), la fonction de la parole ne peut pas être acquise et l'agressivité avec son développement dans la violence et l'hostilité

ne peut être contrôlée. Autrement dit, on fait donc l'hypothèse que pour intégrer la fonction de la parole avec ses règles et ses exceptions, il faut intégrer les lois antérieures qui fonctionnent comme une préparation à la complexité de l'utilisation des exceptions et qui construisent les compétences psychiques nécessaires pour ne pas perdre son identité lorsque lors de sa mise en œuvre, la fierté de construire est sans cesse remise en cause par la complexité de l'acte de parole ajusté avec ses règles dont aucune raison viennent en expliquer les fondements. Cette expérience de remise en cause de la fierté en bute à l'aléatoire va préparer la rencontre de l'autre. Cette rencontre se réalise au travers de relations sociales toutes traversées par le principe d'incertitude qui empêche d'être sûr de l'objectif de relation de son interlocuteur. Imposant à la fois de faire confiance et de ne jamais savoir si cette confiance ne sera pas trahie, ces relations sociales, toutefois, doivent rester hors de l'emprise de la violence même lorsque la déloyauté est effective, signant de la sorte l'acquisition de la compétence de vie ultime.

La perte momentanée de la fonction de la parole

Quand l'enfant ou l'adulte se trouve submergé par une tension, par une agressivité externe, par un obstacle qui l'empêche d'atteindre son objectif, s'il éprouve un sentiment d'impuissance, il en arrive à perdre pour un temps la fonction de la parole et la compétence de retenue et d'inhibition de sa réactivité. Le mouvement d'humeur surgit, l'injure jaillit malgré toutes les bonnes intentions de maîtrise et de respect de l'autre ; la réaction physique, la claque, le coup surprennent même le plus aguerri au contrôle de soi et au fairplay. Un Zidane agressé par des insultes ne peut pas s'empêcher de

frapper son adversaire sur le terrain, sous les cameras. Même s'il sait qu'il ne doit pas le faire et qu'il est dans une position sociale stratégique pour son équipe et pour tous ceux qui le regardent ; il fait ce qu'il sait ne pas devoir faire. Loi si terrible qui fait dire à Paul de Tarse « il existe en moi une loi que je ne comprends pas, je fais le mal que je ne veux pas et je ne fais pas le bien que je veux ; qui me libèrera de ce corps qui me voue à la mort ! »

Ces réactivités nous sont bien proches et nous ramènent humblement à cette particulière attention de présence à soi et aux autres que la fatigue peut si facilement émousser.

Un client entre dans la boutique d'EDF. Il vient pour s'enquérir d'une facture qui lui semble bien trop élevée. Il n'en comprend pas le montant. Il se présente au guichet le matin à l'ouverture de la boutique. Il vient de passer une nuit de travail, et avant d'entrer chez lui pour se reposer, il veut régler ce souci. La lenteur de l'employé bienveillant mais contraint par la vitesse de son ordinateur sur lequel il recherche l'historique de cette facture dans le but de comprendre ce qui a pu se passer, l'agresse vivement. Il en fait part à l'employé qui lui présente ses excuses et tente de le rassurer. Rien n'y fait, l'hostilité surgit et vient le dominer. L'homme fatigué, envoie une claque à l'ordinateur dans un accès de colère, puis il s'écroule sur le bureau en pleurs.

Ne nous est-il pas arrivé que découpant une moquette en vue de la rendre jointive au bord de la plainte, le cutter glissant, fait faire un faux pas de coupe au bricoleur. Ce qui ne devait pas être coupé l'est, et de colère l'ouvrier projette violemment l'innocent cutter contre le sol accompagné d'une bordée d'injures.

Une jeune femme raconte comment un soir de dispute, elle projeta le cendrier par la fenêtre, pour éviter de le projeter sur son partenaire. A ses yeux, il ne respectait pas ses engagements.

Lorsque l'atteinte est trop forte, la fonction de la parole est insuffisante pour exprimer son ressentiment, l'acte devient nécessaire pour apaiser l'insupportable ou pour l'exprimer. Dans ces moments où la fonction de la parole défaille, à soi même et à l'entourage, est signifiée une perte momentanée ou une limite de compétence de vie.

Une carence de compétence

Lorsqu'une carence de compétence de vie est manifeste, tous les événements de la vie qui la supposent ou la nécessitent, se présentent comme des obstacles trop difficiles à surmonter. Ces événements déclenchent inévitablement une forme d'agressivité à la hauteur de la frustration vécue.

Un jeune de 18ans avait été diagnostiqué comme sujet à des TOC (troubles obsessionnels compulsifs). Le père, médecin ne comprenant pas son enfant vient consulter. Il raconte des moments où ces TOC se sont manifestés. Notamment, il raconte comment un soir, juste au moment il devait partir en visite, son fils lui demande, avec insistance, de l'accompagner pour prendre des renseignements à son club de judo. Dans un premier temps, il lui refuse son aide en justifiant son refus par la simplicité de l'action à réaliser. L'enfant insiste. Le père lui explique, de nouveau, sa position justifiée par l'urgence de sa consultation et par la simplicité de l'activité à réaliser. Le fils rappelle à son père qu'il ne va pas y arriver. Le père élève un peu la voix et dit à son fils qu'il montre de la mauvaise volonté. Il finit par lui asséner un peu plus fermement son

refus de l'accompagner. Alors, le fils prend ses affaires dans son sac de sport et les déchire avec violence.

Il ressort de l'entretien avec le père qu'il n'a pas perçu que ce qui pouvait être facile pour lui pouvait être un obstacle insurmontable pour son fils non pas par manque de volonté mais parce que réellement l'action ce jour-là était insurmontable seul. Lui opposer un refus sans anticiper la carence de compétence, induit le comportement non ajusté. La répétition de situations de ce genre avec une attribution de compétence qui devrait être mais qui n'existe pas, construit des modes d'échanges violents pour tenter de se faire comprendre. La suite a montré d'une part que la prise en compte de l'obstacle comme possible, d'autre part que le travail sur la manière de surmonter ces obstacles, ont eu raison des comportements compulsifs par un accroissement des compétences de vie en situation d'obstacle identifié et perçu par les deux partenaires.

La fatigue est un facteur qui accroît la sensibilité réactive aux obstacles. Elle met en évidence que l'agressivité correspond à une disponibilité des forces psychiques présentes qui sont là pour dépasser les obstacles. Ainsi, une activité couramment réalisée devient un obstacle trop difficile à passer lorsque la fatigue prend le pas sur l'acteur.

En conséquence et pour généraliser, si toute agressivité est une réponse à une difficulté à vivre une réalité qui devient un obstacle trop difficile à dépasser, alors l'agressivité et la violence surgissent lorsque des compétences de vie ne sont plus disponibles chez les auteurs qui les possèdent en potentiel, ou qui n'existent pas chez les personnes qui se trouvent à vivre selon un mode quotidien dans le registre de l'agression.

Cette perspective ouvre une voie nouvelle dans la gestion de la violence. Dans cet horizon de sens, il s'agirait d'accroître une compétence au lieu d'apporter un rappel des valeurs ou des règles de vie sociale au moment même où les personnes n'ont plus ou pas d'accès à la parole, au moment même où elles n'ont plus accès à la raison pour entendre ce que proposent les injonctions de valeurs et les « bonnes parole » explicatives de la réalité si simple à vivre et qui ne nécessite pas de se mettre dans tous ces états ! La compréhension de la violence comme signe d'une perte ou d'un manque de compétence devient source non seulement d'une nouvelle compréhension mais aussi de nouvelles pratiques pour lutter contre l'incivilité, l'agressivité et la violence en se dégageant de l'emprise de la logique de la loi du plus fort. Ici la perte de compétence se situe au niveau de la compétence à percevoir et à accepter la contrainte ; contrainte de l'altérité de l'autre qui ne pense pas, ne réagit pas, ne se comporte pas comme moi, et contrainte de la résistance de l'environnement physique et naturel.

II. Le mode de vie dans l'agressivité et l'hostilité en acte

a. La contrainte vécue comme anormale

Les phénomènes rencontrés dans le passage à la violence lorsque la parole défaille, relèvent d'une perception d'une anormalité ou d'une injustice relativement à un obstacle qui ne devrait pas être là, et donc qui se trouve en travers de la route. Avec ce sentiment, ces phénomènes révèlent la perte de la fonction de service des lois de la réalité physique, groupale et sociale. Les personnes ne retiennent que leur dimension de contrainte et par là même, celles-ci apparaissent comme anormales et donc injustes. Si dans les situations d'éducation des compétences de vie (jeunes enfants) ou dans le cadre d'un accompagnement de perte momentanée de la compétence de vie qui consiste à accepter les obstacles (adultes), il s'agit de construire ou de consolider la constance dans la perception de la fonction de service des lois de l'objet physique, de la loi du groupe ou de la fonction de la parole pour les relations avec les autres, dans le cas de la rencontre de personnes ayant inscrit leur modes de vie dans la violence, la question est différente.

b. la réactivité défensive comme mode de relation spontanée

Nous avons pu croiser la route, tout au long de nos rencontres avec des jeunes et des adultes, des personnalités dont la caractéristique première était d'avoir organisé leurs relations selon le mode de l'agressivité et de la violence. Pour elles, le mécanisme de défense s'est rigidifié, il est devenu un mode de vie généralisé. Si vous en avez rencontré, vous avez pu constater qu'il n'y a plus d'espace à la liberté de vie. Déterminées par la réactivité défensive de fuite, de renfermement sur soi, d'agression contre soi (refus de nourriture, scarification) ou encore d'attaque anti sociale (regard hautain, agression verbale, détérioration d'objets, publics ou privés), l'autre n'est reçu que comme un agresseur potentiel. La réalité elle-même (selon ses dimensions sociale et naturelle) est reçue uniquement comme un environnement contraignant à dominer (attitude maffieuse), à détruire (attitude anti-sociale) ou encore à ignorer (attitude a-sociale).

Les enfants comme les adultes engagés dans cette forme d'humanité réactive ne sont pas en mesure de prendre en compte le principe d'incertitude propre à toutes les formes de la socialité humanisée. Pour eux, tout est figé dans l'univocité d'un seul objectif de relation alternant entre la recherche du maximum d'intérêt pour soi ou la quête de l'affection totale à en phagocyter le partenaire, l'éducateur, le parent. Sans les conditions de la liberté, aucun choix de vie ne s'ouvre à leurs relations à l'environnement, à l'autre et à soi, stéréotypés sur le registre de la perception de l'autre agressif et hostile, leur approche éducative et sociale est des plus

problématiques voire certains la considèrent impossible. Leur réaction défensive et repoussante de la bienveillance d'un autre (qui ne peut être qu'un agresseur et un oppresseur) déstabilise sérieusement les adultes qui tentent d'engager une relation éducative ou sociale. Seule la découverte de leur loi identitaire ouvre le chemin d'une rencontre de leur dynamique de vie.

Un professeur reprend fermement un jeune qui met le souk dans son cours. Le jeune est envoyé vers le conseiller principal d'éducation. Ce dernier entre dans le bureau et lui dit :

- la prof m'a manqué de respect ce n'est pas normal.

- Ah bon qu'est-ce qui s'est passé?

- Vous savez bien, son cours est merdique, il me cassait les pieds. Et comme ce n'est pas juste car elle ne fait aucun effort, qu'elle ne nous respecte pas, alors je dormais sur ma table. Moi, au moins, je ne lui fais pas de mal. Et elle se permet de venir m'emmerder en me disant de sortir de classe parce que je ne l'écoute pas. D'une part elle n'a pas le droit de me parler comme ça et en plus elle devrait au moins nous respecter en nous faisant un cours qui nous intéresse. Elle a besoin de se tenir à carreau, et vous aussi, car ses pneus vont avoir notre visite

- C'est à dire?

- comme, elle me manque de respect, et qu'elle n'a pas le droit et qu'en plus elle m'exclut, je lui crève ses pneus c'est normal.

- Je vous préviens, si vous faites cela nous serons obligés de porter plainte, cela serait dangereux pour votre futur.

- Alors ça, rien à foutre, même si les flics nous prennent, ils nous relâchent en nous faisant la morale. Et si c'est pas eux, c'est le proc qui les oblige à nous relâcher. On les emmerde

et plus que ce qu'ils nous emmerdent...Continuez comme ça et elle aura ce qu'elle mérite.

c. La violence gratuite

Une personne demande du feu à une passante. Celle-ci ne répond pas positivement à sa requête. Sans connaître le déroulement des événements, la situation se développe jusqu'à ce que celui qui accompagne la jeune fille se trouve poignardé à mort par le quémandeur qui s'éloigne avec son groupe tranquillement sans exprimer une quelconque crainte. Les médias relatant ce fait divers, noteront l'étrangeté de cet épilogue (l'éloignement sans manifester de crainte) comme le plus perturbant.

Cet épisode de violence gratuite, comme toutes les autres formes de cette violence impressionnent les gens de la rue. Etonnement, incompréhension, perte de repère sont largement repris et amplifiés par les médias. Mais les éducateurs, les juges, les professeurs, les médecins sont tout autant déboussolés par des comportements qui ne s'expliquent pas et sur les quels ils ne peuvent rien. Ils ne comprennent pas vraiment ces gestes et ces comportements organisés, apparemment structurés et pas seulement impulsifs ou compulsifs de jeunes agissant avec une gratuité apparente.

Le dialogue avec des commissaires, des juges et des inspecteurs de police met en évidence leur impuissance. Que faire avec le jeune qui, à la sortie de sa garde à vue, envoie des pierres sur le commissariat, en injuriant les agents ? Que faire avec la violence de ceux qui dans les stades comme à l'extérieur explosent les autres supporters ? Comment agir avec le jeune qui casse des objets, brûle

des voitures sans en montrer une quelconque culpabilité ? Que faire avec les protagonistes de bandes rivales qui se donnent rendez-vous sur la place publique pour un combat en ligne ? Que faire avec ceux qui fracassent un adversaire à coup de bâte de baseball en l'attirant dans un guet à pan sans aucun souci de déranger l'ordre public ?

Que cette violence soit attribuée à une maladie psychique schizophrénie par exemple donne un peu de justification et un peu de compréhension et donc d'excuse. Mais cette référence à la maladie ne procure pas plus de moyen pour soigner le soi disant patient. Soi disant patient en effet, car il n'est souvent pas un patient puisqu'il est aussi acteur de sa maladie. Qu'en est-il de l'action thérapeutique auprès de celui qui diagnostiqué comme schizophrène, entend une voix et lui "obéissant" va acheter un couteau et agresse un passant ?

Déconcertés et impuissants, sont la psychiatrie et les fondements même de la psychanalyse qui se débat depuis Lacan en particulier avec la psychose pour tenter de l'interpréter avec les référents de la névrose et de l'hystérie freudienne. L'échec de toutes ces théories psychiques ou thérapeutiques peut ouvrir à une autre compréhension. En ne considérant que le sujet pathique ou patient il est impossible de trouver une sortie en dehors de celle qui consiste à réduire son champ d'action par la médication qui inhibe ses humeurs et pulsions les plus dangereuses pour lui et pour les autres. Mais pourquoi se limiter à la partie malade, pourquoi ne pas aller travailler avec l'acteur de l'acte premier qui l'entraîne dans une succession d'actes dont il ne peut plus arrêter le déferlement compulsif ? Pourquoi par exemple ne pas interroger le moment décisionnel où celui qui est diagnostiqué de schizophrène entend la voix, l'écoute et lui obéit ? Pourquoi ne pas considérer ce moment comme décisionnel premier dans lequel l'acteur est en conflit de

devoir ? Pourquoi ne pas tenter de faire découvrir au patient qu'avant d'être un patient, il est dans cet instant un acteur qui combat la bête tapie à sa porte et qui l'attend ? Pourquoi désespérer de ce combat d'acteur avec une autre instance qui le constitue aussi et avec lui travailler les clauses du combat et le sentiment d'une impossible sortie du déterminisme d'une vie en soumission ? Cette piste n'a pas été encore sérieusement explorée car elle est considérée comme impossible à atteindre et pourtant ceux qui la détractent ne l'ont jamais prouvée.

La raison de ce manque d'expérimentation vient que les diagnostics posés sur les personnes en violence gratuite comme sur la maladie mentale s'appuient sur la convergence de comportements. Ces comportements définissent des profils généraux mais n'atteignent pas l'organisation structurelle des processus décisionnels qui les organisent et les produisent. Ce faisant, ces syndromes de comportements, énoncent une loi de fonctionnement mais n'explicitent pas la loi de structure de ces identités singulières. En particulier, ces diagnostics ne se posent pas la question de savoir comment les personnes entre en relation avec une loi qui les oblige et dont ils n'ont pas entrevue sa fonction.

La loi du silence structure le participant à une bande, cette loi l'oblige, il ne s'en aperçoit généralement pas. Elle le protège, il le sait, c'est là qu'il peut accéder à ses deux fonctions l'une qui le contraint et l'autre qui le sauve. Il est alors intéressant de faire découvrir à ces jeunes qui ont perdu ou n'ont jamais eu accès à la fonction de la loi, que cette loi tout en les possédant, en l'acceptant les fait survivre.

Sans accès à la fonction de toute loi, ils ne peuvent pas avoir accès à la culpabilité, même s'ils savent qu'il ne faut pas se faire prendre en agissant contre les attentes de la société et des autres. Sans cet

accès à la fonction de la loi, ils n'ont rien à perdre et ne sont accessible à aucune rationalité, aucune justice, aucune éducatibilité rationnelle. L'accès à la fonction de leur loi ouvre la porte à la responsabilité de leur choix et donc à la possibilité d'interroger la nécessité de la loi qui les contraint et à laquelle ils se soumettent volontairement pour une part d'eux-mêmes.

Ces impuissances éducative, soignante, policière et judiciaire, en bute à des humains (enfants, adolescents, adultes) qui sortent des fondements de l'humanité humanisée, nous obligent à changer nos certitudes et nos pratiques pour garder la perspective éducative des *philosophes* anciens et contemporains quant à l'objectif incontournable de l'humanisation de tous les humains par l'éducatibilité de la violence vitale.

Ces impuissances, d'une part fondée sur la puissance de la raison (pensant que la compréhension peut aider à contenir les comportements destructeurs de soi et des autres), d'autre part fondée sur l'identification en catégories donnant un statut et un espace de vie (*les malades* ceux qui ne peuvent pas obéir aux recommandations voire injonctions de la raison pour contrôler leurs humeurs et leurs passions sont à soigner et se trouvent à l'hôpital, *les antisociaux* sont emprisonnés car la société doit s'en protéger car ils ne veulent pas accepter les règles sociales etc.) ont oublié de s'adresser à ces "sujets" au niveau de ce qui les fonde comme des humains. Elles ont oublié de s'adresser à leur faculté d'être acteur de la conscience de soi comme à leur faculté d'être acteur de leur vie.

Autrement dit, en restant dans notre sujet, les personnes agissant une violence gratuite sont tout à fait « saines » sauf qu'elles ne possèdent pas une conscience psychique qui a eu accès à l'acceptation de toute loi comme nécessaire à l'existence et à cause

de cette fonction nécessaire devient obligeante. Parce que des adultes n'ont pas su comprendre la nécessité et la difficulté à accepter la contrainte de la situation d'être humain soumis aux lois biologiques, physiologiques, au groupe et à la loi de l'incertitude, parce que des adultes n'ont pas mis en œuvre les stratégies d'action ajustées à la structure psychique de tout humain, des humains n'ont pas eu accès aux deux fonctions de toute loi et se trouvent ainsi déshumanisés. Ce sont eux qui par leur violence gratuite maintenant interrogent fortement le mode d'humanisation qui les a produits. Pourquoi ne pas se laisser interroger par leur sursaut de vie que leur violence signifie?

En prenant en compte d'une part que la construction psychique des personnes agissant la violence gratuite constitue leur normalité (dans le sens où ils ne peuvent pas agir autrement que ce qu'ils font), d'autre part que cette normalité devient contrainte pour les professionnels de l'action médico-sociale, on peut alors s'engager dans une relation spécifique et tenter de récupérer ce qui n'a pas été traité par les adultes précédents et qui ont construit la relation à l'adulte et à la société et donc aux autres dans un registre de l'agression permanente.

Il s'agirait maintenant de repenser en particulier les travaux d'Anna Freud⁴, J Guindon et d'Eric Erikson et reprendre ce qui a été pensé depuis près de 60 ans et généralement refusé par les penseurs de l'université et la majorité des enseignants de l'éducation spécialisée, qui connaissent ces travaux⁵ mais ne les enseignent pas tant dans les écoles d'éducateurs que dans les facultés de psychologie ou de science de l'éducation.

⁴ Hanna Freud a été exclue de la société de psychanalyse.

⁵ L'ouvrage de référence sur l'éducation spécialisé Lemay 2003 site abondamment certains des auteurs par exemple.

III. La fonction de la parole non intégrée : une histoire sans parole

a. Le statut de la parole chez les jeunes et les adultes

- Si on regarde la parole des jeunes en difficultés, au moment où elle se manifeste,
 - Elle commence par un juron, un mot d'injure, se poursuit par une menace, et se termine par une rupture de relation avec répétition inlassable de la même rengaine.
 - Exemple "pute, connasse, avec tes enfants je te crèverai, ne remets plus les pieds ici, je te crèverai..." se répète en boucle.
 - Parfois c'est une succession inlassable d'onomatopées entrecoupée d'évaluation
 - C'est bon eh ça va eh...c'est bon eh ça va eh...j'ai toujours 19 c'est bon eh ça va eh,... la connasse elle me met jamais 20... c'est bon eh ça va eh, j'ai mis le bleu sur le bleu... c'est bon, non, eh ça va eh, il fallait mettre le rouge Ouai c'est bon eh ça va eh...

Ces phrases incomplètes, expriment des jugements de valeurs stéréotypés, avec des enchaînements logiques courts. En situation d'action, la raison est tronquée : le nombre d'éléments perçus dans l'immédiateté ne dépasse pas deux (de nature différente) et un seul important est pris en compte, il est dicté par le seul intérêt

immédiat. L'adaptation à la situation est sclérosée dans le sens où un mode unique de réaction est convoqué.⁶

Le premier constat qui s'impose manifeste que la parole des personnalités (jeunes ou adultes) sujettes à l'agressivité ou à la violence, se présente sous une forme qui s'exprime principalement avec des jugements inconditionnels de l'attitude des autres venus se jeter en travers de leur route. Cette forme manifeste la perte totale ou la non intégration structurelle de la fonction de la parole. Il en résulte des formes de communication spécifique.

b. Les formes de communications chez les personnes qui ont perdu ou n'ont pas intégré la fonction de la parole.

Dans les situations de violence et d'agressivité, il est facile de mettre en évidence que le déclenchement de la violence et son développement se font au delà de la parole, comme un langage sans parole construite:

- Il y a tout d'abord les contacts physiques qui surviennent car la parole ne peut pas venir exprimer l'épaisseur de l'affect ressenti. Cette mise en limite de la parole advient aussi bien dans l'affect positif quand la force de l'événement est telle que son effet est "indicible" - les personnes s'expriment ainsi "j'en ai le souffle coupé", "les bras m'en tombent" - que dans les affects négatifs. Dans ce cas, la violence verbale comme la violence physique avec le contact corporel et les coups viennent au secours de la parole, pour exprimer l'affect insupportable.
- La violence verbale [sous forme d'injures, de dénigrement et de cris] est une forme de parole si peu élaborée qu'elle

⁶ Selon les études sur la décision dans le temps réel de l'action (soit 10⁻³seconde), quatre perceptions identifiées et trois importants discernés sont nécessaires pour qu'une décision soit ajustée (Michit H et R 2008).

se rapproche du cri des animaux et du langage primaire, dont la fonction cherche à impressionner l'adversaire en manifestant par le verbe une force physique supposée.

- Tout proche de cette forme de violence, la violence de projection d'objets mais plus encore de crachats avec leur grande puissance d'expressions s'apparentent au marquage de territoire. La projection de substance évite l'échange de souffrance physique liée au coup, et transforme la souffrance en coup moral. Dans le même temps, cette production de crachats a pour but d'infecter l'adversaire.
- Les tags injurieux viennent exprimer la même violence, mais encore plus loin et moins courageux car ils sont faits dans le dos de ceux que la personne agressive veut atteindre.
- Dans ce même ordre de forme de langage, la violence s'exprime par des interprétations attribuant une intention malveillante à des comportements des attitudes (il ou elle m'a regardé de travers, il ou elle a un regard noir)

c. Fondements des symptômes d'agressivités

Ces différentes formes d'expressions symptomatiques d'agressivité extériorisent :

- Un échec identitaire.

Comme nous l'avons vu les formes de communications physiques, non verbales, ou les formes de l'agressivité créée signifient une atteinte identitaire trop forte lors d'un échange relationnel avec l'environnement (physique, personnel ou social). L'atteinte identitaire ici révèle que ces sujets n'ont pas acquis une identité suffisamment forte pour être capable de se protéger, le cas échéant d'une agression perçue ou réelle, en respectant le matériel ou les personnes. Il est toutefois important de retenir que ces formes d'identité ont intégré les

règles sociales mais pas leur fonction. Ainsi chaque fois qu'ils transgressent une règle ils savent pertinemment qu'ils transgressent une norme sociale, en cela ils sont responsables de leur acte (un psychotique qui choisit de sortir de l'hôpital évite soigneusement de se faire prendre. Lorsqu'il entend « sa » voix et qu'il dit lui obéir pour perpétrer une agression sur des passants est en mesure d'énoncer les bribes d'acte volontaire qui le rend accessible) même s'il n'accède pas à la notion de culpabilité. Selon certains profils, les individus savent qu'ils sont en faute mais ils estiment que de bonnes raisons justifient leur comportement. Parfois, ils interprètent tout geste même ceux qui ne leur sont pas intentionnellement adressés comme un jugement négatif de la faute qu'ils se sont attribués (*qu'il pense être la leur*). Alors sans avoir toutes les données de leur comportement, ils expriment à celui qu'ils pensent être leur juge qu'eux même ont déjà jugé leur attitude et qu'ils ont des bonnes raisons pour le faire. S'ils réagissent fortement en direction de leur juge supposé, c'est qu'ils pensent que le passant n'a pas toutes les informations pour porter un jugement adéquat. L'acte violent est donc associé à une malveillance présumée d'un tel jugement. Ils se justifient à leurs yeux en accusant l'autre.

- Un échec de la raison.

Dans le temps, de la colère ou de l'expression d'un affect négatif, le sujet agressif se perçoit agressé. C'est ainsi qu'il peut justifier son comportement qu'il sait généralement en écart avec la norme sociale. Autrement dit, il interprète les gestes d'autrui (ceux qu'il distingue parmi de nombreux autres qu'il ne reçoit pas), en fonction de représentations limitées et tronquées. Il traite l'ensemble des informations de façon sommaire, en leur attribuant une intention malveillante a priori dirigée spécifiquement contre lui. Ce traitement sélectif des informations met en échec la raison.

Cet échec de la raison dans l'acte agressif, compromet toute tentative destinée à faire comprendre les écarts d'une attitude agressive produit inévitablement chez son auteur des réactions agressives. En effet, le défaut de rationalité révélé par la tentative de ramener à la raison, ne peut pas être socialement accepté. De même, tenter d'expliquer les bonnes raisons d'une attitude qui a suscité une réaction agressive, produit inévitablement un accroissement de la mise en défense agressive chez l'interlocuteur qui a été blessé.

En conséquence, dans toutes les situations de violence, invoquer l'écart à un principe de morale (respect de l'autre), ou tenter de ramener à la raison en expliquant l'inadéquation des différents comportements reçoit, au mieux, aucun écho favorable sans leur donner la possibilité de modifier leur réactivité, chez les personnes agressives. Au pire, ces formes d'action accroissent le comportement agressif. Autrement dit, l'utilisation de la parole comme moyen pour convoquer la raison et les valeurs à respecter ne permet pas de prendre de la distance relativement à l'oppression de l'affect touchant l'identité. Il est donc important de garder en mémoire que cet échec de la parole et de la raison plus que la manifestation d'un manque de respect de l'autre est la manifestation d'une carence identitaire. Dans ces conditions, il devient facile de comprendre qu'en situation d'agressivité structurelle l'ensemble des modes de médiation ou de rééducations habituelles sont mis en échec.

Résumé

Cette approche succincte permet de montrer que si la problématique de l'agressivité à fleur de peau ou de la violence en acte renvoie à une perte momentanée ou à une non acquisition structurelle de la fonction de la parole, elle renvoie aussi à vérifier si les capacités nécessaires à sa construction sont acquises. Ainsi, généralement, l'état d'agressivité associé d'une part à une identité fragile, sans points de repères sûrs et dépendant du regard de l'autre, d'autre part au besoin de reconnaissance fort d'une personne ou d'un groupe, centré sur son propre ego, révèle une carence des compétences à accepter la fonction de service de toutes les lois qui conditionnent son existence et dont on fait l'expérience dès les premiers jours de notre existence. On peut donc concevoir, dès à présent, que si la violence apparaît lorsque la parole faillit, la gestion de la violence ou les tentatives pour en diminuer ses effets doivent prendre un autre chemin que celui de la raison. Pour tenter de résoudre cette problématique, la compréhension des conditions permettant l'intégration de la parole apparaît capitale. Cette compréhension nécessite d'entrer dans le monde où la parole n'est pas stable pour en découvrir ses lois.

IV. La rééducation ou la réintégration de la fonction de la loi

C'est parce que les démarches traditionnelles de l'éducation spécialisée, de l'éducation nationale, des soins et des thérapies (**stimulant** les facteurs du positionnement social, le raisonnement et les valeurs **par l'explication**, et **soutenant** les humeurs par les **médicaments**) se trouvent très souvent mises en échec par les enfants, jeunes et adultes établis dans les réactions d'agressivité et les défenses violentes qu'il appartient de changer radicalement les démarches d'éducation et de soutien. Le but consiste à créer des démarches de *rééducation minutieuses, précises et mesurables* afin que les sujets *acteurs* de leur réaction et de leur défense s'ouvrent à la rencontre, développent les compétences de vie d'acteur et se réapproprient la conduite de leur histoire personnelle.

Toutefois, la rééducation des enfants, adolescents et jeunes adultes (déficients sur les compétences concernant l'intégration de la fonction de toutes les lois structurant leur identité d'humain) suppose non seulement des adultes qui ont eux-mêmes intégrés la fonction de toutes ces lois au service des personnes et non des contraintes, mais aussi et surtout que ces adultes connaissent les manières de faire pour aider l'intégration de ces fonctions.

a. Changer les représentations des causes de la violence structurelle.

On peut communément lire dans la presse comme dans les études sociologiques qu'une des premières causes de la violence structurelle revient aux difficultés de vie procurées par la précarité sociale et économique. En ayant vécu dans des conditions de vie précaire au sein de la grande pauvreté, j'ai pu rencontrer des personnes d'une humanité non dominée par la violence. Ces expériences m'ont toujours fait interroger ces énoncés de causes jusqu'au jour où nous avons décidé au sein de notre laboratoire, d'en clarifier la valeur.

Nous nous sommes proposés de comparer les structures identitaires d'adolescents et de jeunes adultes qui, pour les uns, pratiquaient des actes délictueux anti-sociaux notoires (40 sujets) avec des adolescents et jeunes adultes qui étaient engagés dans une vie sans acte délictueux(40sujets).Parmi l'ensemble de la population étudiée, nous avons pris soin de prendre en nombre égal des sujets provenant de conditions de vie aisée (40) et des sujets marqués par la précarité sociale et économique (40). Ainsi quatre groupes furent constitués 20 personnes en précarité perpétrant des actes délictueux, 20 personnes provenant de milieux aisés, voire très aisés, perpétrant des actes délictueux, et deux groupes de 20 personnes engagées dans une vie sociale sans violence normale (c'est-à-dire non engagées dans un mouvement militant) provenant pour les uns d'un environnement précaire socio-économique et pour les autres provenant de milieux dit aisés selon les critères économiques. Quelle ne fut pas notre surprise de constater que la

seule différence significative entre les engagées dans l'anti-socialité délinquante, et ceux qui vivaient leur quotidien sans violence, relevait de l'intégration *de la fonction des lois* de la nature et de la loi du groupe imposant des règles. Pour les violents anti-sociaux toute loi est contrainte anormale et injuste, pour les autres, les lois (pas les règles écrites dans les codes sociaux) structurent l'humanité elles sont des nécessités à accepter.

b. La contrainte de la loi vécue toujours comme anormale

Sans évacuer les résultats des études plus sociales qui mettent en lumière l'influence des conditions de la précarité sociale et économique (facteur aggravant mais non déterminant), les résultats de cette expérience rendaient possible de concevoir des actions de rééducation et d'engager des démarches pouvant enrayer le développement de la violence⁷. Dans un premier temps apparaissait que toutes les démarches dirigeaient vers une diminution de la précarité n'étaient pas opérationnelles en soi, ce que l'expérience quotidienne met en lumière.

Mais pour construire des dispositifs de rééducation, il fallait mieux comprendre les mécanismes et les étapes de la construction de la

⁷ Cependant les discours sociaux et politiques qui continuent à invoquer, comme *seuls* moyens privilégiés pour lutter contre la violence des jeunes, la création d'emplois et la répression, relèvent de l'absurdité car ses deux actions ne produiront aucun effet positif du fait même de la non intégration de la fonction de la loi. Ces dispositifs conduisent les politiques sociales et économiques vers un gouffre financier et entraînent dans une spirale infernale de violence (*cf. l'économie sociale un gouffre à spirale infernale R. Michit inédit*).

fonction de la loi, puis trouver les stratégies opératoires pour aider à la restructuration de la fonction de toutes ses lois.

Les études sur la perte ou à la non intégration de la fonction de la parole, nous ont fait découvrir qu'à chacune des étapes de la petite enfance se trouve une loi particulièrement structurante que l'enfant doit accepter pour se structurer de façon à s'engager dans l'étape suivante (Michit R. 1996). En conséquence, une structuration hiérarchisée de l'intégration de la fonction de la loi était nécessaire. D'abord il s'agirait de commencer par la récupération de la fonction de la loi biologique en aidant l'adolescent et le jeune adulte à refaire ses forces par le sommeil, la nourriture/jeune, la détente active et passive et à en trouver le bien-fondé pour pouvoir s'engager avec suffisamment d'énergie dans les apprentissages de la vie domestique et professionnelle qui confrontent inévitablement aux lois de la nature (dynamique du mouvement et résistance des matériaux) qui altèrent parfois la biologie (blessures et bosses). Dans cette perspective, le renforcement de la dextérité musculaire et la compétence de production rendraient plus facile la rencontre des convenances et des interdits fixés par le groupe et son responsable. Ensuite, il pourrait prendre sa place dans un groupe qui l'appelle et qui le restreint dans le même temps. En acceptant ses règles de production, de propreté et de propriété, il ferait partie du groupe comme un individu en recevant ces règles comme une nécessité dont il saurait se servir pour répondre à la demande et satisfaire les attendus des autres et de l'adulte.

En accompagnant ces démarches par une attention particulière au jeune qui se manifeste par la demande de description d'événements dans lesquels il a été acteur, puis d'une aide à récupérer ses actions au sein de la séquence d'actions décrite, cette attention participe de l'intégration de la fonction de la parole

comme un outil de communication spécifique et efficace. Cependant cette intégration est possible à la condition expresse que cette description ne soit pas une demande d'explication ou de justification et qu'elle ne soit pas perçue comme telle. Alors l'enjeu de tout ce temps de rééducation consistant à ce que le jeune découvre que la loi est service avant d'être contrainte sera atteint. S'il arrive à connaître les objectifs des lois et les manières de les utiliser, il deviendra compétent et pourra transformer l'effort qu'oblige la dimension de contrainte de la loi, en fierté de la réussite, dans le sens où savoir utiliser la loi et s'en servir le rendra libre d'atteindre tous les objectifs qui seront conformes à la réalité de la situation qu'il aura à vivre.

c. Le rôle des adultes

Dans les conditions, de la violence comme moyen commun d'entrer en relation, le rôle des adultes, enseignants et éducateurs, est fondamental.

Si, chez les adultes,

- Toute contrainte est perçue *systématiquement* comme agressive alors l'enfant, le jeune (et même l'adulte) ne pourra pas intégrer la fonction de service de la loi incontournable. Il intégrera que toute souffrance est inadmissible et perdra ainsi toute capacité créative. Il entrera ou restera dans le monde des « ayants droit ».

Si, chez les adultes,

- Toute résistance à un désir ou une envie comme toute résistance à la réalisation d'objectifs, est perçue comme intentionnellement malveillante - que cette résistance s'exerce soit par l'intermédiaire d'une personne soit par

l'intermédiaire de la matière - alors l'enfant, le jeune ou l'adulte n'intégrera pas la capacité de trouver la justesse de ses limites en se confrontant à celles des autres.

Si, chez les adultes,

- Toute manifestation d'un représentant de la loi ou tout rappel de la loi est jugée comme agressive, alors l'enfant, le jeune ou l'adulte continuera à développer une attitude de "victime" par rapport à l'autorité et percevra toutes ces manifestations comme injustes. On le verra accuser toute personne rappelant le devoir d'accepter les lois, d'être malveillante à leur égard ou de ne pas respecter le premier principe du lien social soit : le respect des autres.

d. Sortir de la relation de la loi du plus fort

Dans la situation des modes d'être en continu sous le mode agressif, persécuté et/ou violent, l'adulte utilisant le rappel des règles ou l'appel à la raison se trouve contraint par son interlocuteur à agir en utilisant la force, la contrainte, ou l'exclusion. Il en est ainsi car leurs interlocuteurs n'ont rien à perdre alors que lui éducateur, enseignant, responsable de structure doit protéger le groupe ou les valeurs de la société. Le jeu, dans ses altercations, consiste même à faire faire la faute ou la bavure. Les adultes sont vaincus par la violence des violents dans le sens où ils en arrivent, lors de ses épreuves de force à mettre en œuvre ce qu'ils récusent : ils sont conduits à mettre en œuvre des stratégies relevant de la loi du plus fort. Leurs actions leur manifestent que l'objectif d'humanité qui leur tient à cœur est caduque voire inatteignable puisqu'ils sont accusés à prendre les mêmes modes d'interrelation que ceux qui les défient.

Dans un centre social, un jeune de quinze ans entre dans une salle réservée, à cette heure de la journée, aux enfants de 9-11 ans. Il prend la raquette de ping-pong des mains d'un jeune de 9 ans sous les yeux de l'animatrice. Celle-ci s'approche et lui dit :

*- tu te crois où? Tu redonnes la raquette à X!
et vite fait" (rappel de la règle plus ordre)*

*- Tu te prends pour qui pour me commander!
C'est chez moi ici. Tu n'as rien à me dire.*

*- Comment je n'ai rien à te dire, ici c'est moi la
responsable, alors tu rends la raquette!
(justification plus ordre)*

- Non ...

*- Mais tu te crois où? Est-ce que tu te rends
compte de ce que tu fais? et si un grand de 18
ans arrivait et te faisait la même chose, est-ce
que tu serais content? (appel à la raison)*

*- Pas de problème! je lui donne la raquette
c'est lui qui commande. C'est le chef.*

*- Ici ce n'est pas cette loi qui commande. Tu
sors d'ici et tu rends la raquette. (fait l'inverse
de ce quelle énonce elle donne un ordre de la
part du pouvoir conféré par son statut)*

*- Non! Et viens me toucher ...tu verras ta
peau!*

Elle le prend par le col et le met dehors.

Lorsque l'animatrice raconte cet épisode, elle en est désespérée. Elle ne voit pas comment sortir des jeux de rôle de la loi du plus fort qu'elle a été obligée de mettre en scène. Elle ne voit pas une autre manière de faire et vit cet événement comme un moment où elle a été poussée à la faute. Elle est prise dans la double contrainte de faire respecter la loi sans utiliser la force alors que son interlocuteur ne comprend, à ses yeux, que le langage de celle-ci.

Pour aider concrètement les adultes pris dans cette tension, il est important de reconnaître que la violence étant ce qui engage le minimum d'énergie psychique et de compétence de vie, son utilisation est incontournable pour faire respecter le droit ou pour contenir une personne qui risque un passage à l'acte contre une autre personne ou contre lui-même. En ce sens, la contention ferme d'un enfant, adolescent ou adulte hors de lui est incontournable en situation d'urgence par mesure de protection et pour assurer l'assistance à une personne en danger social (éviter un délit de violence) ou en danger pour elle-même. Le corps à corps contenant évite le passage à l'acte qui construit la culpabilité qui développe, dans l'après coup, la non estime de soi et pour finir sert de ferment à l'engrenage de la violence.

Cependant, pour enlever le sentiment de double contrainte et d'échec et pour que le corps à corps ferme et contenant jusqu'à l'arrêt de la pulsion de violence, reste non agressif, ce corps à corps nécessite une autre compétence. Au-delà de la capacité à exercer la force sans violence et sans colère interne, il convient d'accompagner l'acte de fermeté d'une parole efficace sur le passage à l'acte et l'agressivité. Au regard de ce qui origine l'agressivité et le sentiment d'injustice vécue, la mise en mot de la situation vécue devient le passage obligé durant le temps de la contention et surtout après. On notera que ce n'est ni l'appel à la raison avec une demande d'explication de la cause de l'action

agressive, ni le raisonnement sur les effets de l'actes, et encore moins l'appel à des valeurs qui constitue dans le moment de l'action une parole efficace, mais bien le questionnement permettant une description ou une nomination de l'action. Par une forme de question du type : *que fais-tu là? Qu'est-ce que tu es entrain de faire ? Que sommes nous en train de faire (et non pas de vivre qui appelle une réponse de sentiment).*

Pourquoi en plus de la contenance, l'action de description est efficace dans ce temps de corps à corps ? Premièrement, parce qu'elle demande une compétence d'élocution minimale, ensuite et surtout parce qu'elle évite la justification qu'il est toujours impossible à contredire, car le sentiment d'injustice à l'origine de l'accès de violence est irrationnel. Ainsi comme la description de l'action qui se déroule, relève du possible même par une personne hors d'elle, elle lui donne la possibilité de reprendre pied avec ce qui fait l'humain : La mise en mot d'une action tout en créant un espace de parole bienveillant et enveloppant. Accompagnant cette demande de description, qui remet dans le monde de l'action, une interrogation des actions en train de se vivre (sans que celui qui la pose propose une réponse) reste après la crise. Elle servira, quand sera possible de reprendre la séquence d'actions vécues, de support pour une reprise méticuleuse des différentes phases du moment de crise.

Quand la personne dans l'action de contenance comme dans l'affrontement de force peut avoir accès à la dénomination de l'action ou des actions entrain de se vivre, alors passer à une autre phase de la gestion de la crise est possible : soit la personne s'apaise et devient immédiatement accessible à la reprise du déroulé des événements et des actions avant, pendant et après ; soit la personne ayant repris une attitude moins violente, reste sur une

perception d'injustice qu'il s'agira de reprendre dans un moment plus éloigné de la crise.

V. Avant et après la crise préparer une sortie de la loi du plus fort

a. Première étape : la découverte de la fonction de leur loi : elle sert l'existence quotidienne

Les jeunes en sentiment d'injustice constant au regard de la société qui les agresse, énoncent qu'ils ne respectent aucune loi car toutes ces lois sont injustes ou non ajustées. Certains disent même qu'ils ne sont soumis à aucune. L'exercice essentiel consiste, alors, à leur faire découvrir (et bien sûr et surtout en évitant soigneusement de les contredire ou de tenter de leur expliquer le contraire !) qu'il n'en est rien. Il suffit de prendre un important qui leur tient particulièrement à cœur : celui de la loyauté envers les membres de leur groupe. Cet impératif les conduit à refuser d'être une balance, à tout mensonge pour ne pas trahir. Ainsi, en toute quiétude, on peut les interroger à quoi ce refus leur sert. Leur réponse immédiate, si vous faites bien attention, ne correspondra pas à la question que vous leur avez posée. Elle sera sur le mode de la justification d'une valeur, du type : « *parce que on ne doit pas se trahir* ». Cet écart vous légitime à reposer votre question voire à la reformuler pour avoir une réponse précise sur l'utilité de cette loi de groupe. Vous aurez souvent à la reposer plusieurs fois si vous êtes bienveillant et que vous montrer que leur réponse n'est pas ajustée à votre question, cela peut prendre plusieurs jours ou

semaines, ils conviendront toujours que s'ils ne respectent pas cette loi, ils courent un danger existentiel : Ils ne feront plus partie du groupe ou pour certains ils risquent plus que la mort sociale, mais aussi la mort réelle. Au bout de ce parcours, vous êtes arrivé à leur faire découvrir la fonction de cette loi : elle sert à exister. Il suffit, ensuite, de très peu de temps pour qu'ils arrivent à vous dire que cette loi permet aux plus forts de les opprimer et ils vous poseront une question du type peut-on se libérer des contraintes de cette loi par exemple : comment faire pour les grands ne nous obligent pas ? Vous avez acquis leur confiance la deuxième étape devient possible.

b. Deuxième étape : la découverte de la décision de vie

Il s'agit de conclure un objectif de relation éducatif. Dans le cadre d'une institution ou dans le milieu ouvert, l'engagement dans des relations institutionnelles éducatives, ou dans une activité commence nécessairement par la conclusion d'un objectif de relation de coopération. Dans cette perspective, il est important de comprendre que même placé contre son gré, un jeune choisit un objectif de relation. Il peut choisir de s'opposer à son placement, de refuser de coopérer, de subir ou de vivre en soumission. Toutes ces formes de choix constituent un choix d'objectif de relation et qu'il est impossible de ne pas faire un choix d'objectif. Faire découvrir en lui faisant exprimer le type d'objectif instaure les fondements d'une relation saine car ce choix définit le cadre et donc les règles de toutes les relations. S'il décide le refus, on sera clairement dans un champ défensif et en l'acceptant vraiment sans montrer que ce choix est un écart à l'attendu institutionnel, conclut le premier

contrat d'objectif dans le cadre de la recherche respective du maximum d'intérêt. Cet accord sur l'objectif de relation constitue le premier accrochage relationnel et contractuel même en rejet qui établit les prémisses d'une relation quand l'engagement dans la violence relève de la perception de l'injustice. Le cadre ainsi établi avec les règles qui lui sont cohérentes, le premier travail consistera à lui faire découvrir que ce choix possède une fonction existentielle pour lui et donc qu'il oblige le respect.

Cette manière de s'engager dans une définition de l'objectif de relation même dans celui d'une soumission constitue donc déjà une prise en compte du sujet acteur. Par cet objectif de relation vraie la personne est introduite dans un relationnel possible qui peut être régi par des règles qu'il s'agira de définir ensemble. Cette définition ne signifie pas que le nouvel arrivant va déterminer le règlement intérieur de l'établissement. Il s'agit de définir les règles à respecter au sein même de la soumission. Les usagers, enfants ou adultes, sont étonnés voire se rebellent en se découvrant acteur de leur soumission puisque entrant dans ce nouvel espace de vie il leur révèle une soumission choisie. Ce premier acte les constituant acteurs de leur vie constitue les prémices d'une acceptation des règles de vie.

Cette première rencontre sera le point de référence lorsque dans le quotidien, les écarts à la règle viendront mettre en évidence leur refus de coopérer à la démarche éducative. Il sera référence, car il sera toujours possible de revenir - lors des relectures des différentes formes de rébellion qui ne tarderont pas d'arriver - à ce premier moment de décision, fondateur, moment qui a fait de l'utilisateur qui est resté, un acteur.

Toutefois une remarque s'impose. Quand l'engagement dans la violence relève de la volonté de détruire la société (prise de position

idéologique) ou de détruire les autres pour la seule volonté de détruire, alors le travail avec ce profil de violent présente une sortie de la violence avec une espérance de succès minime voire impossible. En effet, cette violence n'est plus réactive mais constitutive de la personnalité marquée par une idéologie portée par un groupe. Elle nécessite un travail de reconstruction de la fonction même de la situation en humanité. L'accroissement des compétences de vie commence donc à faire découvrir la première des soumissions : celle du jour de la naissance où en aucun cas le nourrisson n'a choisi de se donner la vie, il l'a reçu. Le chemin s'avèrera très long et semé d'embûches.

c. Troisième étape : Construire l'intégration de la fonction de toute loi.

La vie quotidienne se charge de confronter spontanément dès son lever, l'enfant, le jeune ou l'adulte à l'incontournable des lois biologiques, physiologiques, physiques et de la loi du groupe. Nous savons maintenant que seule l'acceptation de toutes ces lois sans pour autant être une soumission résignée, grâce à leur connaissance et leur utilisation maîtrisée accroît la liberté d'action, sort de l'agressivité structurelle et facilite l'entrée en relation avec les autres en développent le sentiment de liberté sereine. Toutefois cette manière de se positionner dans cette existence en humanité impose d'intégrer que s'opposer aux contraintes des lois ne sert à rien, sinon à se retrouver confronté à une nécessité qui ne transigera pas. Il n'y a aucune tolérance dans le rapport aux premières lois. Ainsi, si dans l'univers institutionnel comme dans les relations éducatives - à la suite de plaintes persistantes, d'accusation de rigidité, accompagnées d'expressions de douleur ou de pleurs "à faire craquer" - le rapport à la loi est

discuté, l'indiscutable devient discutabile. Si ces lois sont transgressées, alors l'intransgressable devient transgressable. Si d'aventure le rapport aux premières lois de l'existence est de cette nature, ou le devient, alors la rencontre de la nécessité incontournable sera perçue comme la volonté d'une malveillance intentionnelle.

Ainsi, le rapport à la loi se réalise par la manière dont les éducateurs intègrent eux-mêmes ces lois qui contraignent, invitent à l'effort et produisent parfois de la souffrance. Toute explication ou raisonnement qui viendrait amoindrir l'effet inéluctable de la réalité vient diminuer l'intégration de l'impératif de la loi et de sa fonction inhérente à la survie de l'individu dans le groupe et dans l'environnement soumis et dirigés par ces lois, Plus que la connaissance et de respect des lois (biologiques, physiques, sociales), c'est par la redécouverte de la fonction des lois non acquises qu'il est important de reconstruire.

Dans toutes les activités quotidiennes en relation avec l'équilibre de récupération d'énergie (repas, sommeil, détente), avec les lois de la résistance de la matière (exécution des service domestiques, les jeux ou les activités manuelles), avec les règles du groupe comme dans tous les moments de la vie sociale, l'acte de rééducation n'aura de cesse (en fonction des compétences et des forces des usagers) de s'intéresser à la manière dont l'individu a respecté les lois déterminant tous ces événements selon les modes d'action suivant :

- **En tout cas il s'agit de commencer par une description d'un événement** afin de s'assurer de la commune représentation des événements, sortir des interprétations aléatoires et de construire les capacités de se voir différencié de l'environnement et des autres.

Pour cela le rééducateur s'appliquera à faire décrire la manière dont l'utilisateur a agi dans un moment simple du quotidien ou dans une phase plus critique. Par l'attention méticuleuse à conduire l'utilisateur

à décrire afin d'éviter les tendances spontanées à se justifier, il permettra la mise en mots de la dite séquence d'actions avec précision. Cette démarche se réalise sans résistance car le regard de l'adulte ne peut pas être perçu comme inquisiteur ou évaluateur dans ce moment d'échange, puisque, l'adulte interdira ce risque par ses manières de résister aux attributions d'intention que l'utilisateur aurait la tentation d'émettre spontanément selon ce registre⁸. Il ouvre ainsi la dynamique de coopération. La faculté d'accepter de décrire une séquence d'action signe le changement d'objectif de relation : de résistant l'utilisateur initie une coopération timide au début et l'établit peu à peu dans un choix de travail coopératif dont le but consiste à acquérir une compétence de vie dégagée de la réactivité agressive continue.

Exemple de première rencontre :

Une adolescente se met subitement à rouer de coups une de ses collègues dans la cour de récréation.

Lorsqu'on lui demande qu'est-ce qui s'est passé elle répond :

Elle m'a regardée de travers alors je n'ai pas supporté et je lui ai montré qu'on ne se moquait pas de moi.

Et comment tu as vu qu'elle te regardait de travers?

C'est sûr... elle avait le regard noir

Et comment tu as vu qu'elle avait le regard noir?

Mais c'est facile... ça ce voit non!,... tu me prends pour qui.

⁸ L'utilisateur dans les débuts de la relation de rééducation attribue spontanément ces intentions d'inquisition, car cette demande de description est une lecture des événements qu'il n'a pas eu l'occasion de rencontrer. Ne la connaissant pas, il ne la croit pas possible, car si les adultes avaient dans ce type de relation, il ne serait jamais entré dans la logique de la violence structurelle.

- Dans un deuxième temps, il est possible de poursuivre - si le contact montre que l'utilisateur collabore à la démarche d'explicitation de la séquence d'action vécue, en reprenant selon la chronologie des événements racontés, les verbes d'actions dans le but de les dénommer précisément.

Il s'agit d'aider l'utilisateur à nommer toutes les actions pour lesquelles il a été acteur. Il accède ainsi à la notion de responsable en reconnaissance qu'il en est leur auteur et en identifiant que chacune d'elles ont eu un ou plusieurs effets sur les autres, sur l'environnement et sur lui-même. Ces effets peuvent être plus ou moins attendus ou différents de ce qu'il avait espéré. Par une discrimination entre les objectifs ou intentions voulus et les moyens mis en œuvre pour les atteindre, il pourra évaluer les causes des effets indésirables. Ces effets relèvent toujours d'une utilisation d'un moyen impropre à l'atteinte de son objectif. La décision d'accepter de nommer ses décisions signifie la décision de poursuivre dans la décision de s'engager dans l'objectif de coopération au développement de sa capacité d'action adaptée à sa situation d'individu dans la société.

Un jeune (15 ans) placé dans un lieu de vie car il avait mis à mal plusieurs institutions d'enfants, quelques jours après son admission au collège, se rue sur une de ses copines de classe et se met à la "fracasser" comme il dit. Il s'arrête à la suite de l'intervention des adultes qui sont appelés. Il est exclu du collège A son arrivée sur le lieu de vie, son éducateur lui demande, - qu'est ce qui s'est passé ? Le jeune lui dit : « Elle m'a dit "... ta mère!"... Tu aurais laissé, toi, quelqu'un manquer de respect à ta mère? Moi pas. C'est insupportable, elle a eu ce qu'elle méritait. Ce n'est

qu'une connasse et une pute. » L'éducateur lui dit alors quand tu la frappes, tu fais quoi d'autres que de faire respecter ta mère ce qui est louable ? je ne sais pas ? Par exemple tu fais quoi par rapport à ton avenir. Il répond : je sais, je le fous en l'air mais je n'y arriverai pas et tu n'y arriveras pas non plus d'autres s'y sont cassés les dents sur mon cas, je veux mais je n'arrive pas à me retenir c'est plus fort que moi. L'éducateur « OK tu veux vraiment ? Oui ; « alors on va passer la semaine à travailler à la manière dont tu vas dépasser les obstacles.

Après les huit jours de mise à pied, durant lesquels le contrat avait été de faire les devoirs donnés par les professeurs et de participer aux tâches manuelles du lieu avec l'éducateur selon la consigne particulière de relire tous les soirs les événements de la journée dans lesquels il avait dû dépasser un obstacle. Durant les relectures, l'éducateur l'avait méticuleusement aidé à nommer les décisions de moyens qu'il avait mises en œuvre pour dépasser les obstacles.

Il réintègre le collège et quelques semaines plus tard, le même déclencheur produit la même explosion de violence. Cependant, à la relecture des décisions prises durant son passage à l'acte violent, après avoir décrit les événements il dit : « mais, cette fois-ci ce n'est pas pareil que la fois précédente, là je me suis vu la frapper, en flash tu es apparu et c'est moi qui me suis décidé d'arrêter de frapper. »

- Travail sur le processus décisionnel seulement lorsque l'interlocuteur a répondu sans résistance, lors du travail

précédent de nomination des décisions signifiant par là la relation de confiance est établie..

Il s'agit d'interroger le processus décisionnel constitutif d'une décision prise sans ambiguïté et consciemment décidée dans l'immédiateté de l'action, et qui a été énoncé lors du travail précédent. Le rééducateur, demande de rappeler les éléments que l'acteur a pris en compte pour cette décision-action particulière. Il s'intéresse plus particulièrement au nombre des éléments perçus et au nombre d'enjeux discernés. Il opère ainsi car c'est plus le nombre que le type des éléments et des enjeux retenus qui construit et renforce un processus décisionnel ajusté. Puis il s'intéresse à la hiérarchisation des ces éléments qui a conduit à la décision-action. L'acteur peut alors réaliser une auto évaluation de la justesse de son action à la lumière des composantes prises en compte. Il accède donc tout à la fois à la responsabilité de l'acte fait mais aussi à la découverte qu'avec le nombre d'éléments considérés il ne pouvait pas faire autrement et donc il se dégage de la culpabilité d'un échec qu'il ne pouvait éviter. Cependant, cet effet est possible à la seule condition qu'il n'ait pas volontairement écarté un élément ou un enjeu nécessaire.

Par ce travail, la découverte du nombre des éléments et des enjeux pris en compte, construisent les compétences de vie concernant la récupération d'énergie, la production domestique et professionnelle ainsi que l'ouverture à la différence de l'autre dans la vie sociale. Dans le même temps comme un des enjeux relève toujours du respect et de la maîtrise des différentes lois structurant toutes ces situations, une prise en compte ou un oubli conduit ou pas à la réussite des objectifs poursuivis. Ainsi la compétence s'accroît par l'intégration de la fonction de la loi.

Conclusion

La rencontre de jeunes en situation de violence met très souvent en grande difficulté car dans ces premiers moments, elle n'est pas possible sur le mode de la coopération sociale et éducative. En effet, comme l'être agressif est devenu ainsi car, au cours de son histoire, pour exister il a dû construire cette défense permettant de protéger en rejetant tout environnement comme potentiellement hostile. Aller à sa rencontre consiste à s'approcher d'une personne dont l'identité est carencée et donc très fragile, alors qu'il donne à voir une force toute puissante.

Nous avons donc pu découvrir cette structure identitaire fragile qui demande une bienveillance sans limite tout comme une fermeté sans concession pour construire la possibilité d'une confiance qui ne sera pas trahie par un aléatoire. La loi avec sa constance et son intolérance constitue le socle de cette confiance que la relation avec les autres déterminée par le principe d'incertitude peut mettre à mal si l'enfant, le jeune ou l'adulte n'a pas construit une identité personnelle lui permettant de concevoir la logique de cette incertitude et sa fonction de créativité des liens sociaux acceptant la liberté de l'autre dans le choix de ses objectifs de relation.

La rencontre avec l'être agressif nécessite donc en plus de cette bienveillance, une compétence rééducative précise respectant la rigoureuse logique des étapes de la rééducation. Ainsi, la hiérarchisation des activités relève de la dynamique de la personne à accompagner dans sa sortie de la violence en acte.

La première activité consiste à faire découvrir que dans la résistance à l'institution ou à la relation éducative, il existe une loi qui détermine les actions. Cette loi respectée a donné à la personne de construire les relations vitales dans les groupes où la loi du plus fort ne peut que dominer, puisque ceux qui le constituent n'ont pas pu accéder à l'acceptation de la différence de l'autre condition indispensable pour édifier un groupe sur la loi de la socialité accomplie⁹. Ainsi la loi du silence qui cache des informations (constitutive de l'objectif de relation de recherche de son maximum d'intérêt) et la solidarité sans balance (relevant de l'objectif de relation de la protection des partenaires), ont comme fonction de procurer la survie. Sans elles, l'individu traître est mort. Par ce premier travail, incontournable le jeune ou l'adulte s'aperçoit, alors qu'il se croyait hors-la-loi sociale, en fait qu'il est dans la loi de son humanité dont il ne peut pas s'en dégager, et que pour exister il n'a que deux solutions soit l'accepter et l'utiliser comme une amie ce qu'il a fait sans s'en rendre compte pendant des années soit mourir car il ne peut s'en extraire que par cette voie.

Quand ce pas d'acceptation de vivre en humanité est franchi, si l'adulte se conforme à la constance des lois d'existence (différentes des règles établies par les différentes sociétés ou groupes), il surgit assez vite que les règles du groupe dans lesquelles règne la loi du plus fort sont opprimantes des désirs ou des intérêts des individus, la plainte surgit, et, pour sortir de ses oppressions, une aide sera demandée par celui-là même qui la refusait.

Devient alors possible, avec les participants à un groupe de rééducation ou à une relation d'aide, la construction des règles qu'il serait juste d'établir pour la vie commune. La spécification des

⁹ Pour rappel, la loi de la socialité accomplie est le principe d'incertitude déduit de la possibilité de s'engager dans la relation avec un ou plusieurs partenaires selon les quatre objectifs de relation possibles.

sanctions de leur transgression fait partie de cette élaboration des conditions de vie. Présentées comme une aide à être reconnu comme un acteur responsable qui doit réparer l'erreur commise ou la faute délibérée ; faute qui manifeste à son auteur que la domination de la partie de soi qui ne répond pas entièrement à la volonté de s'engager dans le processus d'intégration du groupe humain est à corriger. Cette réparation constitue le deuxième fondement de la rééducation. La construction de la loi du groupe n'est pas une démarche démagogique ou démocratique, elle est la reconnaissance de la « *loi de situation* » qui impose des règles de fonctionnement.

Après cette découverte de la fonction de la loi du groupe comme loi existentielle, la poursuite du processus de rééducation s'engage dans la découvrir et la maîtrise des autres lois qui traversent et structurent la condition humaine :

- Découverte des lois biologiques et physiologiques nécessaires à la récupération d'énergie qui permettent à chacun de discerner ses propres modes de récupération empêchant de donner prise à toutes les formes de dépression ou d'externalisation de la responsabilité de son bien être.
- Découverte des lois de la résistance des matériaux donnant accès à toute production manuelle et à la fierté individuelle après la tâche accomplie malgré les obstacles. Ce travail sur ces lois qui ne souffrent pas l'acceptation, à notre échelle, rend possible la découverte des lois qui apparaissent en première lecture plus aléatoires ; celles des différents modes de communication : la langue et ses exceptions, les mathématiques. Alors l'étude des sciences s'ouvrent aux capacités d'apprentissage scolaire.

Enfin et dernière étape, la plus longue et la plus difficile, celle qui consiste à acquérir les capacités d'ouverture à la différence de l'autre. Il s'agit pour l'accompagnateur de faire distinguer 1) que dans une relation humaine en dehors des relations de travail ou de coopération existent trois autres objectifs de relation sont possibles : la quête d'amitié, la recherche du maximum d'intérêt et la protection du plus faible); 2) que ces objectifs ne sont jamais connus spontanément avec certitude, au début d'une rencontre, 3) que les gens peuvent énoncer un objectif de relation et vivre selon les logiques d'un autre et 4) que cela répond à la loi des relations entre personnes. Ce principe d'incertitude qui traverse ces relations ne relève pas de l'anormalité. Il n'y a donc pas d'injustice dans cette incertitude qui justifierait une réaction par la violence. De plus, se libérer de la certitude que l'autre doit être tel qu'on l'attend, permet de construire des stratégies de réponses en fonction de la réalité de l'autre. En renforçant les compétences de vie sociale par la maîtrise des stratégies qui permettent d'agir en fonction de l'autre et de ses réponses, évite toute déception de cet autre. Ces compétences interdisent tout étonnement suscité par un écart entre l'attendu de la relation et la relation établie, qui interpréterait cet écart comme une tromperie.

Cette compétence d'acceptation de la loi de l'autre sort des modèles de rééducation déterminés par l'inculcation des valeurs valorisées par le groupe et la nécessité de les respecter. Elle ouvre une éducation centrée sur la découverte de la cohérence intime des processus décisionnels appropriés à une situation comme à la logique irréductible des processus décisionnels de la réactivité agressive structurelle. La compréhension de sa propre loi d'action, des modes de réaction de l'autre et de la décision de laisser à cet autre la responsabilité de son action engage sur le chemin de l'humanisation ultime.

Un grand nombre d'adultes dans le travail de rééducation pourrait ne pas avoir cet état ultime d'humanité. S'il en était ainsi, cela pourrait rendre compte de frustrations vécues par des enfants et des jeunes qui attendraient de l'adulte qui leur donne des moyens et des compétences pour réaliser ce désir ultime d'humanisation qui les tarauderait dès la première heure de leur naissance, comme la volonté de se tenir debout par la marche ou la volonté de parler qui leur vient de cette pulsion d'humanité et qui s'acquiert par la qualité et la compétence des aides de l'entourage. Et si la grande violence des jeunes provenait du fait qu'ils auraient été déçus, sans le savoir, par les adultes n'ayant pas su entendre et développer les compétences pour cette espérance cachée d'humanisation sublime ?

Bibliographie

Erikson, (E.) (1963), *Enfance et société*, Neuchatel, Delachaux et Niestlé.

Erikson E. (1974) *la vérité de Gandhi* Paris Flammarion

Freud, (A.) (1949), *le moi et les mécanismes de défense*, Paris, Presse universitaire de France.

Guindon, (J.) (1976), *Les étapes de la rééducation*, Paris, Fleurus.

Lemay (M) et Capul (M), (2003) *de l'éducation spécialisée*, Ramonville, Erès.

Michit H et R (1998 réédition 2008) *identité psychosociale diagnostic et renforcement*, Grenoble MC2R.

Michit. R (1996) *d'un espace à l'autre*, colloque Chambéry, M.A.I.S.

Du même auteur :

Déjà parus

- **Conflits : Comprendre et pouvoir agir** – éditions Chroniques sociales - 2005
- **L'identité psychosociale – Diagnostic et développement** – éditions MC2R & Hanko éditions – 1998 puis 2008
- **Violence et agressivité** – Hanko Editions – 2007 puis 2010

Ouvrages disponibles en commande sur www.hanko-editions.com

À paraître

- **CPE** – Hanko éditions - 2011
- **Traité sur la sagesse** – Hanko éditions – 2011

Plus de renseignements sur www.hanko-editions.com